

L'ACTION NATIONALE



L'ACTION NATIONALE	<i>Pour dissiper une équivoque</i> . . .	129
Lionel GROULX, ptre	<i>Une politique nationale — Notre destin français</i>	130
Guy FRÉGAULT	<i>Pour un ordre laurentien</i>	144
André LAURENDEAU	<i>Jeune droite</i>	151
Thuribe BELZILE	<i>Ce congrès de langue fran- çaise</i>	165
Étienne ROBIN	<i>Vous pouvez le répéter</i>	169
André LAURENDEAU	<i>Humanisme intégral</i>	175
Jean-M. FORTIN	<i>Si j'épousais une débutante</i> . . .	177
C. BROUILLARD, o.f.m.	<i>Un théâtre nouveau</i>	184



REVUE MENSUELLE

Volume IX • Numéro 3

•• MARS 1937 ••

Ligue d'Action Nationale

3472, rue Hutchison

•• Montréal ••

Vient de paraître

Table des matières

contenues dans les brochures des vingt-cinq
premières années (1911-1936) de
L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

- I.— **Table des auteurs**
- II.— **Table des sujets**
- III.— **Table analytique**

Brochure de 48 pages, même format que les
brochures mensuelles, qui peut être reliée
avec celles de 1936.



Travail considérable, indispensable aux abon-
nés de l'E. S. P., et utile à tous ceux qui veulent
connaître les nombreux sujets traités dans ces
brochures.

10 sous l'exemplaire.



ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961 rue Rachel est, Montréal.

Pour votre santé —

Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés

LEVURE

LALLEMAND

Fraîche

Les médecins recommandent la levure **fraîche**. La Levure **fraîche** Lallemand est très riche en vitamines B, C et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

CONNAISSEZ-VOUS notre MANDAT de BANQUE ?



Utilisez le mandat de La Banque Provinciale du Canada si vous avez une somme d'argent n'excédant pas \$100. à transmettre n'importe où en Canada par courrier.

Utilisez le mandat de La Banque Provinciale du Canada pour vous acquitter de sommes dues jusqu'à \$100. inclusivement.

Utilisez le mandat de La Banque Provinciale du Canada lorsque vous faites des remises pour marchandises achetées en dehors de votre localité.

**PROCEDE PEU COUTEUX D'EMISSION, DE
NEGOCIABILITE FACILE N'IMPORTE OU EN
NOTRE PAYS, MOYEN PRATIQUE ET SUR.**

*En vente dans toutes nos succursales et nos principales
sous-agences.*

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Lisez

"LE DEVOIR"

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

LA COMPAGNIE

F.-X. DROLET

Ingénieurs — Mécaniciens — Fondateurs

Spécialités:

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES
SOUDURES ÉLECTRIQUES ET AUTOGÈNES, ETC.

206, RUE DU PONT - - - - - QUÉBEC

D.-G. BROUSSEAU & CIE, Limitée EPICIERS EN GROS
Ismael Lefebvre, Prop.

Importateurs de thé, produits alimentaires, etc.

405, rue St-Dizier, Montréal — Tél. HArbour 5225-5226-5227

XIVème Semaine sociale du Canada
Trois-Rivières 1936

L'Organisation professionnelle

Volume de 390 pages

\$1.50; franco, \$1.65



Secrétariat des Semaines sociales

1961, rue Rachel Est, Montréal

NOUVEAUTÉS

Editions du Messager Canadien

1961, rue Rachel Est, Montréal



MOIS DU SACRÉ CŒUR

LOUIS LALANDE, S.J.

\$ 0.25 l'unité
2.40 la douzaine

17.50 le cent
Port en sus

Ce **Mois du Sacré Cœur** nous fait mieux comprendre la doctrine de la dévotion au Sacré Cœur en la situant dans son cadre historique, en nous mettant en contact intime avec sainte Marguerite-Marie.

MOIS DE MARIE

LOUIS LALANDE, S.J.

\$ 0.25 l'unité
2.40 la douzaine

17.50 le cent
Port en sus

Dans ces courtes mais vivantes lectures, l'auteur repasse les principaux titres de Marie en les appuyant sur une solide doctrine théologique mais toujours à la portée de tous.

Pour dissiper une équivoque

Le fait qui domine toute cette discussion, au sujet de l'enseignement de l'anglais dans les écoles primaires du Québec, est celui-ci: dans l'esprit d'un certain nombre des nôtres, le français a perdu sa primauté. Pour ces messieurs, au-dessus de tout, des nécessités pédagogiques, des périls inhérents au bilinguisme, du dynamisme mental de la culture française, il n'y a qu'une règle pour la réussite: la langue anglaise. Cela nous rappelle, dans nos lointains souvenirs de collège, le refrain des politiciens en visite: "Apprenez l'anglais". Ils ne nous disaient pas. Soyez des hommes de courage, de persévérance française pour mieux conquérir; ils répétaient: "Apprenez l'anglais". Ce glissement vers l'apostasie est un signe d'une gravité exceptionnelle. Le Conseil de l'Instruction Publique doit donner le coup de barre qui nous sauvera. Avant douze ou treize ans, l'enfant ne sait pas sa langue maternelle. Après cet âge, et dans les milieux où l'anglais est utile, dans un dosage intelligent on pourrait commencer l'étude de la langue seconde. Renforcer le français, multiplier son rayonnement d'abord; ensuite, et au moment propice, renforcer l'étude de l'anglais là où c'est nécessaire. (L'étude de l'anglais dans la plupart de nos campagnes québécoises équivaut à une invitation au déracinement). Le Conseil de l'Instruction Publique doit s'aviser de cela dans ses prochaines décisions. S'il ne le fait pas, on peut s'attendre à de violentes réactions.

L'ACTION NATIONALE

Une politique nationale

NOTRE DESTIN FRANÇAIS

Une politique nationale—se fonde, en définitive, sur notre volonté de vie, laquelle se fonde à son tour sur la valeur de notre héritage français. En d'autres termes, nous croyons à notre droit de nous perpétuer en notre essence culturelle. Et nous estimons que, par les moyens qui lui sont propres, la politique se doit de nous y aider. Aux esprits indécis qui s'enquièreent: "Avons-nous quelque intérêt, un intérêt suprême à rester français? Notre personnalité humaine est-elle engagée en l'aventure?"; aux défaitistes qui vont plus loin et qui disent: "Français, avons-nous quelque chance de le rester? Le rêve échappet-il à toute chimère?", aux uns comme aux autres, nous répondons par un oui vigoureux.

* * *

C'est, on le voit, explorer tout le contenu de la mystique canadienne-française. Vocabulaire que les grands seigneurs de l'invective nous passeront, sans doute, maintenant que le Cardinal n'hésite pas à l'employer. "Mystique," disait-il, l'autre jour, à propos du prochain congrès de la langue française, "mystique, c'est-à-dire amour qui procède d'un idéal latent et d'une passion mystique et profonde". Et Son Éminence ajoutait: "L'idéal de notre mystique française, c'est la valeur civili-

satrice, l'histoire chargée, le rôle apostolique de notre langue qui devront le faire resplendir. La passion sourde qui nous poussera par le fond de l'âme à tous les envols et à tous les héroïsmes pour servir l'esprit français, ce sera l'instinct secret, le sang et les traditions qui courent en nos veines, les ancêtres qui vivent en chacun de nous".

"Le sang et les traditions qui courent en nos veines!" Qu'est-ce qu'un Canadien français? Son nom le définit: un Français canadien. Un Français, d'origine et de culture, mais modifié, diversifié par trois cents ans d'existence, en un milieu géographique et historique original. Dans la définition de notre être ethnique ou national, l'accent se pose indiscutablement sur le qualificatif "français". Plus que son appartenance au pays canadien, son appartenance à la culture française le situe en une famille spirituelle déterminée, lui donne le pli, le fond de son âme, met le sceau à son type humain. Retenons, d'autre part, que cette culture, il la vit et elle lui est départie dans un milieu concret. Elle est liée à des réalités charnelles et spirituelles d'une certaine espèce: terre, histoire, institutions politiques, juridiques, sociales, intellectuelles, religieuses. Il faut même ajouter que la culture de France, source et supplément indispensables de la sienne, notre peuple n'a de prises sur elle que par le moyen de ses institutions à lui; il n'en peut prendre que ce qu'elles sont en puissance d'en prendre. Et cette culture elle-même n'a de vertu

véritable que dans la mesure où elle nourrit et accroît l'élan vital de ces institutions, où, pour la vie sur ce continent, elle revigore et discipline notre jeune force française. En résumé, notre milieu national et culturel ne saurait être un milieu artificiel, milieu de la plante de serre qui ne vit que d'une atmosphère et d'un soleil factices. Ce ne saurait être la France, quelque emprunt qu'il soit de nécessité d'y faire; c'est le Canada français, notre portion d'univers et son potentiel de civilisation.

Que vaut ce milieu? Pour son légitime développement, notre personnalité humaine y trouve-t-elle son compte? Est-il de ceux auxquels un peuple ne saurait renoncer, sans le risque d'une catastrophe? Je me suis déjà expliqué sur le rôle considérable du milieu national dans la formation de l'être humain. Il n'est pas seulement éducateur. D'un déterminisme nullement absolu, il n'agit pas moins sur tout l'être, l'atteignant aux profondeurs secrètes du corps et de l'âme. Terre, histoire, institutions, ne sont pas des forces enchaînées; leurs effluves actifs et subtils nous enserrent et nous pénètrent jusqu'aux moëlles. Tous les philosophes ou psychologues l'admettent: le milieu national dispose d'une puissance en quelque sorte génératrice. Il crée une variété humaine, comme le sol, le climat crée des variétés biologiques. Il ébauche en nous des prédispositions psychologiques, nous prédestine à des façons de sentir, de penser et d'agir, façonne à un peuple son originalité collective. Par là il entre largement

parmi les facteurs qui nous préparent à l'acquisition de nos fins terrestres, et, par là encore, n'est point sans rapport avec les plans supérieurs. Changer, détériorer ou révolutionner son milieu national reste donc pour un peuple une expérience des plus graves, un risque suprême. Littéralement, c'est refouler le courant de ses hérédités, entreprendre de se forger une âme nouvelle. Pareille entreprise ne va pas sans bouleversement en l'être profond, sans jeter infailliblement dans la vie une longue période d'instabilité spirituelle. Sort mélancolique de l'arbre adulte, transplanté violemment dans un nouveau terroir, et condamné à y végéter dans l'attente du dessèchement fatal.

* * *

J'entends l'objection: parler de milieu culturel, d'un milieu éducateur et générateur, n'est-ce point, pour les Canadiens français, se payer de mots? Certes, on peut épiloguer à l'infini sur nos déficiences psychologiques, nos misères intellectuelles, l'indigence du milieu national. Tout cela est incontestable. Est-ce justice toutefois que de nous juger sur nos seules déficiences? Jusqu'à ces derniers temps, et depuis soixante ans, un enseignement et une éducation déficitaires nous ont nourris de la plus fumeuse, de la plus flasque des idéologies nationales. La politique et les politiciens nous ont, en outre, horriblement dévoyés. Il y a ce fait lamentable, en notre vie, que nos heures de souveraine exaltation n'ont

pas été des heures d'unanimité spirituelle, des minutes de frémissement, à l'occasion de quelque grande fête de la patrie: célébration de quelque noble anniversaire, de quelque grande résurrection historique, de quelque éclatante réussite artistique. Ces heures, la Providence nous les a sévèrement ménagées. En revanche nous avons connu, vécu à satiété les jours de mêlées haineuses autour des tribunes électorales, les heures de trépignements enfantins, à hurler, le poing levé les uns contre les autres, le triomphe de quelques histrions, élus d'un suffrage si spontané. Notre peuple qui ne sait rien de la patrie, qui est incapable de vibrer pour elle, pour sa terre et ses morts, sait se passionner, jusqu'à la folie hystérique, pour le mythe du parti et pour des fantoches de forum.

Mais est-ce bien là tout nous-mêmes? Péguy appelait *Epoques* les temps où la mystique triomphe; ils sont héroïques, disait-il; et il appelait *Périodes*, les temps où surnoisement règne la politique; il ne s'y passe rien. En regardant d'un peu près notre passé, serait-il impossible d'y découvrir quelques "époques"? Deux témoignages, à notre avis, démontrent la valeur de notre milieu: l'espèce d'hommes engendrée par lui et la survivance jusqu'à ce jour de ce type humain.

Dans la première partie de notre histoire, comment n'être pas frappé par la riche nature des ancêtres, le rare dédoublement de leurs aptitudes? On dirait presque deux races, deux peuples. Chez l'un, l'amour du sol jusqu'au cramponnement opiniâtre, passionné; l'acharnement à remuer

de la terre, à en tirer de la vie, à façonner un pays; la croyance qu'on peut faire grand sur un petit carré de quelques arpents, que la terre commune, que la patrie naît ainsi, par l'humble labeur de chacun, à sculpter son coin comme un joyau; au besoin, la mort héroïque, au poste, face au barbare, comme une sentinelle, un soldat d'avant-garde. En somme, un travail héroïque, mais dans le tassement social, en des horizons définis; le goût de conquérir, mais pas à pas, solidement, par l'avance des moissons et des clochers.

Et l'autre type humain, celui-ci impuissant à demeurer en place, tout en projections morales. Non plus le goût de l'héroïsme collectif, du travail en équipe, discipliné, mais de l'aventure isolée, du risque personnel; une poussée irrésistible à foncer dans l'inconnu, à faire sauter, d'étape en étape, le masque de la vieille Amérique; à chaque nouvelle articulation géographique, prendre un élan plus impétueux; aller, tant qu'il y a de l'eau qui porte, tant qu'il y a de la terre qui se dérobe, pour se tailler une aire continentale, s'esbrouffer à son aise. Et cependant rattacher cette œuvre à l'autre, l'accomplir avec le même souci d'humanité; s'avancer avec une passion de rival, pour contenir, vaincre une concurrence commerciale, mais aussi offrir une main fraternelle à l'homme que l'on découvre; et, chacune de ses avances, les marquer de comptoirs et de forts militaires, mais aussi de croix et de chapelles. En un mot, à côté de ceux qui bâtissent solide, bâtir grand, comme se doivent de bâtir, en ce dix-septième

siècle, les fils de la première nation du monde; au delà de l'humble et paisible tableau de la vallée laurentienne, broser une immense fresque historique; donner au pays pastoral, à la terre de la vie calme, un prolongement de rêve, une permanente invite à l'audace. Voilà un peu notre type humain. Y a-t-il motif à tant le dédaigner? Voilà aussi un peu notre passé: histoire de grand style. Une simple carte de l'Amérique française de jadis — si ce n'était chose introuvable — nous révélerait qu'il faut remonter assez haut dans l'histoire du monde, pour trouver un petit peuple qui ait mis sous ses pieds autant d'espace et qui se soit construit un pays à pareille échelle.

La seconde partie de notre histoire nous offrirait-elle un tableau de même venue? N'est-ce rien que notre volonté de 1760, volonté du plus petit peuple de la terre, de vivre sa vie à soi, dans le tout-puissant empire britannique? Culte de la fidélité à nous-mêmes, aux ancêtres, à la culture, à la foi, instinct profond, dont la consigne pourrait être: nous dégager pour nous réaliser. Volonté têtue, qui règle toutes nos aspirations, tous nos choix, qui, d'étape en étape, jusqu'en 1867, nous fait inscrire, dans nos chartes politiques, de façon progressive, triomphante, nos droits, nos libertés, nous pousse à saisir la direction, le gouvernement de notre destinée. Tout cela est-il si dépourvu de grandeur? Rendons-nous cette justice: un autre destin nous eût été plus facile. Nous n'avons choisi ni le moins dur ni le moins héroïque. Notre miraculeuse survivance nous avertit donc et de la

solidité de notre être, et de la vertu nourricière de notre milieu. Songe-t-on assez, en effet, comme il nous a fallu être forts, être solidement français, et comme, en dépit de ses moyens de misère, notre milieu nous a dû fournir de vigueur spirituelle, pour nous donner la puissance de vaincre un sort si adverse et tant de complicités intérieures ? Il faut même en convenir : une pareille constance dans la ligne droite, sans un vrai point de rebroussement, alors que, le plus souvent, nous n'avons eu de chefs que pour nous fourvoyer, ne va point sans une vocation irrésistible, une poussée providentielle.

* * *

Nous demanderons-nous, après cela, s'il vaut la peine de demeurer en cette ligne histoire et s'il serait si maladroit de rester français ? Mettons que nous décidons de nous continuer. Quel serait le profit de l'aventure ? La destinée suprême de tout peuple, dans l'ordre de la culture et de la civilisation, c'est d'incarner un type d'humanité, c'est de jeter une note originale dans la vaste symphonie humaine. Cette destinée, nous osons le soutenir, peut être la nôtre ; et elle peut l'être avec une grandeur incomparable. En Amérique du Nord, un seul îlot humain échappe jusqu'à ce jour à l'uniformité anglo-saxonne : le nôtre. Nul autre groupe ethnique n'y peut plus échapper. De même, et à moins d'un miracle imprévisible, les catholiques américains et anglo-canadiens sont destinés à ne jamais former qu'une vaste *diaspora*,

des unités perdues dans la multitude païenne ou dans un christianisme kaléidoscopique. En face de l'orgueilleuse uniformité, un seul groupe humain peut prétendre à dresser une individualité libre, distincte: une nation, un État de culture française. Un seul peuple peut caresser le rêve de rester un peuple catholique homogène, organisé en État: le nôtre. En conséquence la grande, la suprême originalité, l'originalité la plus originale, nous seuls, sur ce continent, avons chance de la créer. L'aventure en vaut-elle la peine ? Et serait-ce là rêve d'orgueil ou d'égoïsme ? Rester soi-même n'est pas s'isoler. Un peuple, peut-on même soutenir, sert d'autant mieux la civilisation que, plus dissemblable aux autres, il se met en mesure de leur apporter une collaboration plus personnelle et par conséquent plus riche.

Quel destin peut alors valoir celui-ci: être un peuple français, franchement, décidément français, mettre sur son pays, sur son industrie, sur son art, sur ses mœurs, une puissante empreinte française, et se ménager ainsi, en cette portion du globe, la fortune d'un rôle unique; constituer l'un des pylônes aériens où viendraient se relayer, pour un nouvel élan vers notre occident, les courants spirituels les plus hauts, les plus riches du monde; devenir, pour le profit de l'Amérique, l'unique champ peut-être d'expérience, le climat où, pour l'enfantement de l'ordre nouveau, la révolution temporelle ferait voir, plus tôt et plus magnifiquement qu'ailleurs, la libération de la personnalité humaine et l'épanouissement de l'es-

prit. Se pourrait-il plus merveilleuse réussite ? Il faut que les défaitistes, les ignares, le sachent : voilà ce à quoi ils nous demandent de tourner le dos. Cependant "il s'agit de nous-mêmes et de notre tout", dirait Pascal.

. . .

Les pusillanimes parlent de chimère. Ont-ils le droit de prononcer ce mot ? Que nous faut-il pour réaliser cette destinée ? Réagir victorieusement contre les déformations du milieu américain et, par là, préserver l'intégrité de notre esprit ; nous assimiler, de façon suffisante et vivante, notre culture ; constituer, par ce moyen, un type humain, capable de vie et digne de vie, assez riche pour produire une œuvre de civilisé. Ce triple problème est-il de solution chimérique ?

La réaction peut nous paraître difficile, peut-être même impossible, en notre état actuel d'anémie ou de dépression morale. Nous nous sentons à la merci de tous les vents, de toutes les modes, de tous les engouements, y compris les plus meurtriers. Observons toutefois que les peuples forts subissent aussi des engouements. La différence entre eux et nous est que chez eux, l'engouement ne se cristallise jamais en traditions ; il n'entame point le fond de l'âme. La consigne alors est nette : nous forger une âme. Qui nous en empêche, nous qui avons à notre disposition toutes les ressources de la discipline catholique ? Sans méconnaître le moindre des qualités de l'âme française ni les vertus de la culture française, il serait oppor-

tun de nous rappeler que c'est notre droit et notre devoir de lever les yeux vers un humanisme supérieur, l'humanisme chrétien. Ne soyons pas la pâte qui dit au ferment: "Je n'ai pas besoin de toi". Dans la bataille où nous sommes engagés, il nous faut une âme tendue jusqu'à son extrême puissance, une personnalité humaine déployée en sa vigueur et perfection plénières. Devenons un peuple fort, un peuple adulte; et rien ne pourra faire fléchir nos lignes de résistance.

Assimiler notre culture, serait-ce tâche plus difficile? C'est déjà quelque chose que la langue française soit restée la langue du foyer, la langue de l'école, la langue de l'Église, la langue des tribunaux, la langue des lois et du parlement. Le principal instrument ou le premier truchement de la culture originelle est encore en notre possession: instrument imparfait, déformé, je le veux bien; mais instrument réformable. Notre culture, rien ne nous empêche plus de la vivifier aux sources mêmes de la culture-mère. Que la haute direction de notre enseignement primaire devienne enfin un organisme efficace, débarrassé de tous les parasites de la politique; que l'on s'y convainque qu'il n'y a pas de nationalisme exagéré à mettre un peuple en possession de son capital culturel, à donner à son éducation nationale une vigoureuse impulsion. Rétablissons, dans nos écoles, l'absolue primauté de la langue maternelle. Continuons d'élever le niveau de notre enseignement secondaire. Qu'en nos universités, les facultés des lettres cessent d'être les plus pauvres, les plus inorga-

niques. Alors, d'un bout à l'autre de notre enseignement, il ne tiendra qu'à nous de nous approprier en réalité les conditions de vie intellectuelle d'une province de France. Simple question d'outillage, de méthodes et de maîtres.

Faire une œuvre de civilisé sera ensuite besogne toute simple. Elle ne requiert après tout qu'une technique et une âme. La technique, nous venons de le voir, l'art français, la culture française, la civilisation française, la tiennent à notre disposition.

L'âme, l'acceptation virile de notre avenir suffirait à nous la forger. Accomplir son destin, c'est déjà réaliser, déployer en plénitude ses puissances humaines. S'entêter dans la rectitude de son histoire, dans la vérité de son être, c'est accomplir sa perfection. Songeons seulement à la tension spirituelle—où pareil destin, pareil effort nous maintiendrait, à la race d'hommes qui en serait l'aboutissant. Qu'importe notre petit nombre! La culture, la richesse du type humain, n'ont rien à voir avec le nombre. Le petit nombre peut même devenir une condition de force ou de supériorité. Gonzague de Reynold l'a écrit avec infiniment de raison: "Les petits pays sont plus humains que les grands, parce qu'ils sont moins égocentriques". Ils oppriment moins l'individu, la famille, l'association; ils constituent un climat plus favorable à l'éclosion des fortes personnalités. Qui soutiendra que la petite Grèce de jadis, par exemple, n'avait pas plus d'âme que la gigantesque Perse, la petite Autriche d'aujourd'hui, plus que la grande Autriche

d'hier, l'Irlande mutilée de Valera plus que l'Irlande unifiée d'avant la révolution, le Portugal de Salazar plus que beaucoup de grands peuples de ce monde ?

* * *

Voilà une mystique qui relèverait la politique assez haut, croyons-nous, au-dessus de l'idéal des politiciens. En ferons-nous la loi de notre vie ? Nous sommes à la croisée des chemins. Le fait est par trop évident : le Canada français s'achemine vers de rapides et souveraines décisions. Quelles seront-elles ? Depuis 1867 une brisure s'est faite dans la ligne de notre continuité historique. Nous dégager pour nous réaliser, n'est plus une consigne nationale. Nous avons à choisir : être, dans l'on ne sait quel drame américain, des figurants anonymes bientôt évanouis, ou jouer une partie splendide qui sera la nôtre, une partie d'hommes et de civilisés. Pour quelques-uns, on le sait, l'humilité nous imposerait de nous replier sur nous-mêmes, c'est-à-dire sur notre petitesse ; elle nous interdirait de rêver petit ou grand, fût-ce à la mesure de notre foi. Telle est pourtant notre destinée que nous n'avons le droit ni de rêver ni de vivre médiocrement. Nous renouer à un grand passé, réaliser un grand avenir, c'est notre programme de vie et notre seule chance de vie. Pour accepter ce destin, sans peur comme sans orgueil, il suffirait de nous souvenir que c'est le propre de tout peuple catholique d'avoir une grande histoire.

Lionel GROULX, ptre

Dans la *Boussole* du samedi, 6 mars 1937, nous découpons cette retentissante accusation, qui met M. Doré dans une étrange posture —

“RÉFORME OU DÉMISSION

“Un certain personnage de la Commission scolaire de Montréal nous apprend que M. Victor Doré vient d'accorder à l'American Bank Notes ou à la Canadian Bank Notes, le contrat d'impression pour une émission d'obligations de \$4,500,000.

“On sait que l'an dernier, un contrat d'impression pour une émission de quelque \$6,000,000 avait été confié à une firme qui n'est ni canadienne-française, ni catholique, ni même mont-réalaise. Nous avons à cette époque dénoncé ce geste: nous savons que plusieurs bonnes maisons canadiennes-françaises sont en mesure d'effectuer ce genre de travaux.

“Ce nouvel acte de lâchage de la part du Président de la Commission scolaire, nous confirme dans l'opinion qu'il n'est pas digne de représenter les intérêts supérieurs des nôtres dans le domaine éducationnel.

“Cette solidarité économique dont il a déjà déploré l'absence chez nous, il ne la pratique pas à un poste de commande où il devrait mieux nous représenter. Et l'exemple donné...

“Nous exigeons une fois de plus qu'il se réforme ou qu'il démissionne.”

—“La Direction”

Pour un ordre laurentien

VIE RESSAISIE

Notre grande infirmité nationale, celle qui éclipse toutes les autres, par son énormité, est sans contredit la peur qui nous prend au ventre en face de la réalité. Nous n'osons plus envisager le réel. Nous avons élevé entre lui et nous une muraille de bêtise et d'insincérité. Nous avons presque réussi ce tour de force d'arracher les racines de notre vie de l'humus de la vérité. Et par suite nous voilà devenus ce peuple désorbité, sans traits originaux, sans vie propre — ce fantôme de peuple hébété de mirages, amoindri, rogné, émasculé, désossé, que ne reconnaîtraient sans doute pas les ancêtres.

L'existence que nous traînons — par une stupéfiante érotomanie de l'abstraction — n'a rien de commun avec la vie que notre nature, notre mission et nos atavismes nous prédisposaient à mener. C'est trop évident. Elle est un soufflet de trahison, un crachat proditoire jeté à la face de notre être réel, que nous essayons depuis bien longtemps d'abolir. Nous n'avons pu jusqu'ici que le masquer. Mais nous l'avons si bien masqué!

Le premier travail que doit accomplir la Révolution de l'Ordre Laurentien — fidèle à sa conception avant tout *humaine et personnaliste de la patrie* — est de déblayer l'âme canadienne-

française, de corroder la couche de crasse qui la travestit honteusement. Puis, une fois notre âme mise à nu, et abandonnées les attitudes qui mentent, la réintégrer dans le cercle de la Tradition ressuscitée. De cette manière et, croyons-nous, de cette manière *seulement*, "*nous parviendrons à être nous, jusqu'au bout, par-delà nos secrètes connivences, nos intérêts propres, nos trahisons et nos complicités*".¹

* * *

Mais il importe avant tout de savoir où se place, dans notre histoire, le divorce entre le *nous* fictif et le *nous* réel: où s'insèrent les prodromes de cette grande dislocation; où se consomme le lâchage définitif. Somme toute, comment suivre dans l'âme des vaincus de 1760 le déracinement progressif des réalités vitales ?

Il va de soi que nous ne poserons pas cette question à l'histoire "officielle" — laquelle n'est, après tout, qu'un infâme sabotage de notre passé. Car tous les décrotteurs d'archives, les râfleurs de documents, depuis le vieux singe avachi de Bibaud jusqu'à la savate tordue aux couleurs d'Union-Jack qu'est l'ineffable Sir Thomas, se sont fort peu souciés de considérer sous cet angle l'épopée laurentienne; il leur a suffi, pour provoquer l'admiration imbécile de lèche-tomes oléagineux et de pions asexués, de jeter dans l'auge de ces porcins de l'intelligence une fricassée de faits bruts

¹ Daniel-Rops, SEPT, no 57, 29 mars, 1935.

que ceux-ci ont bouffée le plus goulûment du monde.

Ce n'est donc chez aucune de ces blattes de bibliothèque, qu'il faut chercher l'histoire de l'âme canadienne-française. Prenons-en notre parti.

* * *

Je n'ai pas, pour ma part — et c'est bien compréhensible — la prétention de toute la retracer ici. Mais il est indispensable, je pense, d'en dégager au moins les grandes lignes.¹

Quand nous reçûmes le fatidique coup de 1760, notre âme était pure et neuve. Elle était entière. Elle avait toujours vécu selon sa loi. Ses aspirations, soulevées par le dynamisme de la charité, convergeaient toutes vers l'accomplissement de sa mission. Son destin, tracé droit et lumineux en avant d'elle, elle allait en pratiquer la montée. Elle le voyait impérieux et net, et déjà elle avait commencé de l'accomplir. De plus elle se développait dans son cadre naturel: la Nouvelle-France. Sa patrie, comme elle intégralement française, la reflétait dans tous les traits de son visage. Bon nombre de ses gars étaient "*morts pour la terre charnelle*" (Péguy). La correspondance entre le sol et l'âme, le spirituel et le matériel était parfaite. Pour tout dire, l'âme canadienne-française, jeune et puissante, vivait en pleine réalité.

¹ Je tiens à le faire remarquer: je donne un schéma et rien qu'un schéma. Si l'on veut étudier en particulier l'état d'âme d'une époque considérée dans ses détails, il faudra y mettre — cela va sans dire — des nuances

Puis, le choc épouvantable de la conquête. La grande trahison des noblaillons efflanqués, leur frousse, leur fuite ignoble. Les quelques chefs qui demeurent ne mettent pas de temps à s'enliser dans un loyalisme stercoral. Tellement qu'on verra certaines de nos péronnelles, aux bals des gouverneurs, danser avec les argousins d'Albion. Déjà ce loyalisme, dégoulinant des classes supérieures, s'infiltré à petites doses dans l'âme du peuple. Premiers craquements de la débâcle.

Et cela continue ainsi avec des soubresauts, des grondements, des velléités de refus. Cependant, d'un jet régulier, la fiente du loyalisme s'accumule. Le peuple frémit. Peu importe. Dès lors, l'"élite" se range avec les anglicisants, elle éructe de proditoires inepties, protestant de sa nidoreuse "fidélité" à la couronne britannique. Petit à petit, gavés de ces bobards et de ces calembredaines, nous commençons à loucher sur nos réalités. Les trahisons s'entassent; un tout petit nombre demeurent d'hommes qui refusent l'amointrissement. Les autres inaugurent la "tradition" de prendre les vessies pour des lanternes.

1837. Les bedeaux étouffent le dernier sursaut des forces réactionnaires. Sur l'Écran du ciel tragique, les potences se profilent, singulièrement noires. Et nous, sous les claquements des plus infamantes lanières, nous courbons l'échine, "protestant toujours de notre *fidélité*..."

1867¹. La déviation est décidément consommée.

¹ Ce fût le désordre dans tous les domaines et presque la démission d'un peuple" — Groulx.

La bêtise trône dans le cerveau juteux des ganaches qui nous salopent en cinq secs cette iniquité indécrottable de Confédération. Nous perdons de vue notre mission. Nous lions notre vie à celle d'*étrangers* que, par une singulière aberration, nous appelons nos "compatriotes" — et c'est avec ces "compatriotes" d'un genre tout particulier, c'est de concert avec eux, que nous nous mettons en tête de bâtir un grand, grand pays, un géant, un mammoth, un mastodonte de pays. Fait significatif: Cartier, le plus coquebin, le plus rance de nos cabotins, nous fait passer pour des "Anglais parlant français". Notre âme tout entière disparaît sous la vomitive goujaterie de ce mensonge. L'option suprême semble maintenant accomplie: *nous laisserons s'anéantir la réalité de notre esprit français pour nous tailler sur le plaisant modèle de l'autre GRANCE RACE.*

. . .

Ce n'est pas gai.

Pourtant c'est bien là que nous en sommes.

Depuis sept décades et plus, nous sommes en train de nous crétiniser dans la farce simiesque d'une existence fondée sur la négation de nos principes vitaux. Après avoir roulé dans la fange d'abstractions suicidaires, nous sommes en train de nous putréfier dans le charnier de la médiocrité.

Mais tout a une fin.

Longtemps abrutis par l'immensité même de notre honte, nous avons fini par en ressentir une

brûlure au vif de l'âme. Nous sentons grandir en nous une persistante inquiétude. Et une grande espérance.

Un moment même, un frisson d'enthousiasme a secoué le peuple d'un bout à l'autre. C'est alors qu'il a déposé son destin dans la main crochue de politiciens "nationaux". Ce qui lui a donné l'occasion, une fois de plus, d'apprécier la scandaleuse muflerie des eunuques du sérail de la petite politique. Une fois de plus il a expérimenté l'incurable bassesse des fagotins du suffrage universel, et leur étonnante facilité de trahir...

De cette trahison — à laquelle il *FALLAIT* nous attendre — qu'il me soit permis de tirer deux enseignements.

Le premier, d'une fulgurante évidence, est que nous devons compter sur autre chose, pour nous réaliser, que sur les contorsions des lombrics de la politique. Et effectivement, nous avons "autre chose". Derrière nous se ramassent trois siècles d'héroïsme. Cette *force incomparable*, soixante-dix ans d'ataraxie ont pu la rogner; ils ne l'ont pas abolie. Notre existence pourrie de mensonge a pu nous la faire oublier; elle ne l'a pas anéantie. L'abîme de stupre où, pour l'avoir méconnue, nous avons roulé, crevant d'angoisse, peut nous donner une idée des sommets que nous atteindrons à l'aide de ces énergies retrouvées.

Le second est que cette archifécale trahison nous donne une preuve irréfutable contre ceux qui soutiennent qu'une tranquille *évolution* suffit pour nous sauver. Surtout une évolution sur le plan

parlementaire! A la lumière de ce fait, nous sommes maintenant en mesure de le comprendre: *jamais une évolution pure et simple ne nous permettra de ressaisir dans son intégrité notre vie nationale.* Ce moyen terme entre le statisme et la Révolution peut paraître bien gentil à tels bourgeois cafards. C'est égal. L'aventure du Dix-sept-août demeure la preuve de l'inanité de cette "solution".

* * *

Il reste que, seule, la Révolution personaliste peut nous ramener dans la ligne de notre destin. Mais qu'on y prenne garde. Il ne faut pas voir, dans ce retour aux fidélités ancestrales, l'expression d'une certaine *passivité* qui consisterait à nous enfermer sans plus dans l'attitude retrouvée des anciens jours. Bien au contraire. Il s'agit de *repenser* la tension spirituelle des générations d'hommes qui nous ont précédés, au temps où elles vivaient selon leur âme. Nous avons une trop grande foi en la valeur créatrice des hommes pour accepter jamais de nous figer dans l'immobilité. Il ne nous suffit pas de devenir des *duplicata* des Anciens. Nous voulons être leur *VIVANT prolongement*. Ce sera la tâche d'un Ordre Laurentien, de nous faire revivre, de toutes les énergies de notre âme rajeunie, une vie plus humaine dans le cadre de nos réalités essentielles.

Guy FRÉGAULT

Jeune Droite

(Entretien avec Thierry Maulnier)

Thierry Maulnier avait à peine vingt-trois ans lorsqu'il publiait son essai *La crise est dans l'homme* qui remporta, on s'en souvient, un succès immédiat ; telle fut la bonne fortune de ce titre qu'il traîna jusque dans le vocabulaire de l'honorable Arthur Sauvé.

J'ai connu Thierry Maulnier comme un chef de cette *Jeune Droite*, antimarxiste et antiparlementaire, mais qui joint aux volontés politiques habituelles à son parti des préoccupations sociales où son œuvre apparaît plus originale (malgré des précurseurs comme un La Tour du Pin). Elle va aux solutions révolutionnaires. Elle ne croit point que faire partie de la *Droite* oblige à fermer les yeux devant les problèmes les plus actuels, ni que la fidélité aux traditions signifie un asservissement au passé mort.

Il faut voir avec quelle brutale résolution un Thierry Maulnier reproche à la Vieille Droite de n'avoir rien compris aux inquiétudes de ce temps. *Notre cause n'est point la leur*, écrit-il ; et il poursuit, avec cette violence concentrée qui est le propre de sa pensée et de son style : *Certes, nous ne nous occupons pas beaucoup d'EUX. Nous avons assez de périls redoutables à écarter pour négliger ceux dont on sait, par expérience, qu'ils n'ont jamais eu pour ambition et pour raison de vivre que de retarder un*

peu le cours de l'histoire; nous avons assez d'adversaires à combattre pour négliger ceux qui s'acquittent si bien de la tâche de mourir tout seuls. Un mépris profond — qu'après une année de vie en France je comprends de toute mon âme — lui fait ajouter sèchement: Nous refusons, quant à nous, de vénérer M. Franklin Bouillon, M. Henri de Kérillis et M. Louis Marin. A vrai dire, nous avons même, avec les "défenseurs de l'ordre", quelques petits comptes à régler. Ils n'ont pas compris que la jeunesse qui se lève aujourd'hui prétend à d'autres besognes qu'à prolonger le temps des équipages, à défendre la Tradition, la Propriété, la Famille, la Morale, et à faire renaître, avec un peu de chance, l'époque heureuse des vingt ans de nos conservateurs, l'époque où "il y avait encore des domestiques"... Car l'Ordre, la Tradition, la Famille, la Patrie sont autre chose que ce que pensent les conservateurs.

Comment n'ont-ils pas vu que la jeunesse se refuserait à défendre plus longtemps une dérision de l'ordre et de la grandeur, une caricature de la vie? — *Pour le comprendre dès l'abord, il aurait suffi de penser (...) que la nouvelle jeunesse européenne, que cette nouvelle jeunesse que la guerre avait forgée, ne pouvait être conservatrice puisque, comme toute jeunesse, elle savait être riche de possibilités nouvelles, puisque d'autre part elle n'avait rien à conserver. Cela, peut-être la jeunesse elle-même, aujourd'hui, n'en a-t-elle pas tout à fait pris conscience. Peut-être, seuls, ses représentants les plus lucides savent-ils exactement à quel point le seul mot de conservateur, la seule idée de conservation leur*

fait horreur; peut-être ceux-là seuls savent-ils que leur force réside dans les deux forces que les conservateurs de la société actuelle, et cette société elle-même méprisent le plus, les deux seules forces pour lesquelles il n'existe nulle place, nulle dignité et nulle espérance dans le monde d'aujourd'hui, les deux seules aussi capables d'affronter la mort, et sans doute les deux seules invincibles: la jeunesse et la pauvreté.

Je reconnais ici l'accent vengeur d'un Henri Massis, ces phrases musclées qui vont au pas de charge, héroïques, mais roides aussi et dont on penserait que c'est l'agressivité même qui les a conçues. Chez Thierry Maulnier la roideur semble aggravée par ce qu'on a appelé son nietzschéisme (sans doute parce qu'il a consacré à Nietzsche un livre pénétrant); une dureté qui paraît méconnaître les valeurs de charité, un refus de certains messages du Christ — Thierry Maulnier n'étant du reste pas de religion chrétienne — tension qui s'exprime dans une attitude volontariste d'où l'abstraction n'est point absente; ainsi si l'on risque de s'enfermer dans une nouvelle tour d'ivoire, ou de se séparer du monde charnel: *Nous sommes les citoyens d'une cité absente. Notre patrie est dans l'avenir.* Formules magnifiques si on les prend au sens où Maritain écrit que "toute révolution authentique suppose qu'on a commencé un jour à se détourner du présent et, en un certain sens, à désespérer de lui"; formules d'un sécessionisme équivoque si elles veulent dire, comme l'exprime Thierry Maulnier, que *l'esprit de désobéissance aux lois doit régner, lui,*

de façon permanente, dans le parti révolutionnaire français (c'est-à-dire chez les jeunes nationalistes d'aujourd'hui), et que les lois actuelles doivent être considérées comme nulles, aucune obligation, aucun devoir ne s'y attachent, et si elles sont momentanément respectées, ce ne peut être qu'en vertu de considérations tactiques momentanées, ou — dans un nombre de cas extrêmement restreint — en vertu d'un intérêt national supérieur. Nous savons d'où viennent cet amoralisme politique et ce "réalisme".

Mais quelle volonté de clairvoyance, quel goût de la vérité guident la pensée de Thierry Maulnier!

Jusqu'aux moments où la franchise devient presque du cynisme, il monte de ces pages une leçon de force et de santé, l'homme y apparaît comme sûr de lui, consient de sa robustesse, maître de son destin.

Quelque jugement qu'on porte sur la *Jeune Droite* j'y insiste, il faut louer son courage. Ils savent qu'ils vont à contre-courant, qu'ils portent aux yeux des masses les fautes de générations pusillanimes; mais cette évidence ne les arrête pas: s'ils s'ouvrent à des jugements historiques que la gauche fut longtemps seule à considérer, ils restent fidèles aux principes essentiels du nationalisme.

* * *

Donc, ce soir, me voici dans l'immeuble de l'*Action Française*, au fond d'une haute salle de rédaction; Thierry Maulnier, assis en face de moi, m'explique de sa voix un peu sourde, de cette élocution tendue où se traduit l'effort d'une perpétuelle recherche, l'œuvre du mouvement *Combat*

qu'il dirige avec Jean de Fabrègues et qui groupe plusieurs chefs des nouvelles jeunesses nationalistes. Nous causons à voix basse, dans un brouhaha déclinant...

— Parmi tous les mouvements de jeunesse, monsieur Thierry Maulnier, quel trait donne à *Combat* sa physionomie caractéristique ?

— *C'est le lien très fort que nous établissons entre la question politique et la question sociale. Pour nous la question politique (et avant tout celle du régime) et la question sociale apparaissent comme les deux faces du même problème, ainsi que le libéralisme économique et le libéralisme politique sont les deux faces d'une même erreur; historiquement du reste, ces deux doctrines sont apparues à la même époque et elles se sont inscrites au même moment dans les institutions.*

Nous affirmons qu'on ne résoudra pas un problème sans l'autre.

Prétendre ne s'occuper que du politique (abattre la démocratie parlementaire et la remplacer par un régime plus humain), c'est risquer d'aboutir à une société purement dictatoriale ou bonapartiste. Quant à espérer régler le politique par le social, c'est également chimérique; le régime lui-même, par ses vices parlementaires, rend impossible toute réalisation de réformes dans un sens constructif.

Donc, il n'y a au fond qu'un seul problème, mais dont l'aspect se présente comme double. A ce problème répond une seule solution: la révolution, un changement radical dans l'ensemble de la structure sociale et politique.

— Dans le domaine politique, cela vous conduit à quelle attitude ?

— *Je suis moi-même monarchiste; cependant une collaboration est possible avec des hommes qui ne sont pas royalistes, au moins pour quelque temps; cela, à une condition: qu'ils acceptent comme principe absolu que la première démarche doit être la destruction de la démocratie, et par conséquent qu'ils admettent l'inutilité de ce qu'on appelle "le réformisme". Il y a pour nous une nécessité préalable: abattre le régime et réaliser la prise du pouvoir.*

— Sur quelle conception positive vous entendez-vous ?

— *L'État que nous concevons repose sur l'autonomie du principe politique. Nous affirmons qu'il y a une réalité politique, liée à la réalité sociale, mais qui obéit à ses données propres; la souveraineté ne sort pas du peuple, elle n'est point fille de la quantité, elle se justifie dans sa notion même de souveraineté.*

— *Cela nous sépare de la conception socialiste, dans laquelle l'État n'est qu'une expression transitoire de l'économique et du social.*

Notre position n'est point celle des systèmes totalitaires: nous admettons l'idée de liberté. — Un régime est totalitaire dans la mesure où le pouvoir est considéré — réellement ou idéalement selon le cas — comme émanant de la collectivité nationale dont l'État est une manifestation. Les fascismes se présentent comme des démocraties où par hypothèse un parti s'est installé de telle sorte qu'il peut compter sur une majorité stable...

Nos préférences vont à un régime dualiste qui

résume d'une part le domaine propre de la souveraineté, et d'autre part celui des droits et privilèges personnels: la personne demeurant dans cette mesure indépendante de l'État et ayant le droit de se défendre contre lui.

L'observation est digne de remarque en France: aucun mouvement de jeunesse ne prétend s'apparenter au fascisme — sauf quelques groupements sans rayonnement. Cela va de soi quand il s'agit d'hommes de "Gauche"; on est frappé bien davantage quand la déclaration vient d'un nationaliste. L'État fort, l'État autoritaire a ses adeptes, qui avouent leurs tendances; *personne ne défend l'Etat totalitaire.* Est-ce à dire que la France évitera toute mésaventure fasciste (fascisme de gauche ou de droite)? Cela est une autre affaire. L'intéressant est que pareille tendance ne se manifeste pas au grand jour et que les tenants d'un tel système, s'ils existent, doivent cacher leur jeu; c'est ainsi que le parti communiste, qui veut la dictature du prolétariat, pose depuis quelques années au défenseur de la paix et de la liberté...

— *Dans le domaine social, poursuit Thierry Maulnier, les mêmes principes donnent lieu à des conséquences analogues.*

Nous repoussons le collectivisme: le politique étant autre chose que l'expression de données économiques, il est inadmissible que l'État monopolise l'activité économique. D'autant plus que l'individu, une réalité pour nous, est autre chose qu'une parcelle ou qu'un agent de l'État. — Ici encore, la part la plus grande possible est laissée aux personnes (ou aux associa-

tions de personnes) et l'État est strictement limité à son rôle.

* * *

Parlons plus concrètement. Quel jugement porte *Combat* sur le capitalisme ? distingue-t-il comme font certains entre "grand capitalisme" et "capitalisme légitime", ou condamne-t-il massivement ?

— *Pour peu qu'on y réfléchisse, répond mon interlocuteur, on comprend que les mots de "grand capitalisme" ou d'"hypercapi-talisme" n'ont pas de sens. Vouloir réprimer les "excès" du capitalisme, c'est vouloir pallier aux extrêmes conséquences d'un état de choses qu'on n'ose pas transformer réellement en s'attaquant à ses causes, à sa structure.*

La timidité réformiste qu'ont montrée les divers partis en face du problème économique a plus d'une excuse. La critique anticapitaliste telle qu'elle était pratiquée par les partis collectivistes, semblait avoir pour conséquence l'édification d'une société si absurde, si inhumaine et pour dire le mot si épouvantable que le régime économique et social actuel, quelles que fussent ses propres absurdités, sa dureté, son anarchie, finissait par reprendre, par contraste, quelque lustre. — Cette timidité n'en est pas moins ridicule.

Où réside, en définitive, le déséquilibre capitaliste ?

— *Il ne réside ni dans la propriété, comme le veulent les collectivistes, ni dans la machine, ni dans les trusts : il est dans un certain mode d'exploitation du travail. Il est dans l'absurde système qui permet à un possesseur de capitaux, du seul fait qu'il possède des*

capitaux, de mettre en marche des machines productrices et d'exploiter du travail producteur. Le capitalisme, c'est précisément la main mise du possesseur de capitaux sur la propriété privée des moyens de production.

Dans le système capitaliste, le propriétaire de la machine est celui qui a pu fournir à cette machine le capital initial; dans une société normale, le fournisseur de capitaux est maintenu dans son rôle de prêteur, et la propriété de la machine productrice ainsi que du produit appartient aux producteurs.

En d'autres termes, le capitalisme est le système dans lequel l'argent crée à lui seul une possibilité d'exploitation indéfinie. Or, il est évident qu'il ne peut y avoir, en bonne logique, possibilité d'exploiter une entreprise que là où sont réunies, pour cette entreprise, toutes les conditions de viabilité: c'est-à-dire un marché ouvert à l'écoulement du produit, une main-d'oeuvre disponible, un personnel technique qualifié: le capital n'est que le moyen de réalisation. Le moyen d'ailleurs est nécessaire et doit continuer à être rémunéré.

Il s'agit de savoir, une bonne fois, si une société peut tolérer la singulière inversion des valeurs qui a fait de la machine et du travail humain les moyens de profit du capital alors que le capital ne peut être conçu que comme un moyen de mettre en oeuvre le travail et la machine. — Dans les entreprises existantes comme dans les entreprises à venir, le bailleur de fonds capitaliste, devenu on ne sait pourquoi le propriétaire, devra être rendu à son rôle de bailleur de fonds.

Monsieur Thierry Maulnier m'explique alors dans quel sens il est corporatiste. D'une part, au point de vue social, il s'agit de réintégrer dans la société organique et organisée cette masse flottante que le capitalisme a rejetée pour en faire une vulgaire main-d'œuvre; la corporation réalisera cette réintégration des travailleurs manuels dans la société, elle ramènera la stabilité dans le métier et donnera aux ouvriers le sentiment de la sécurité. D'autre part, au point de vue économique, elle créera la solidarité au sein de chaque entreprise, et le risque du bailleur de fonds en sera diminué d'autant; or quelle est, en régime capitaliste, la justification du contrôle que le capital exerce sur l'entreprise? le risque considérable et perpétuel qu'il court; ce risque étant quasi éliminé, la raison d'être du contrôle exercé par le capital disparaît du même coup, et disparaît aussi sa toute puissance.

* * *

Avant de prendre congé, je pose à Thierry Maulnier une dernière question:

— Votre radicalisme social ne vous met-il pas en opposition avec les principales formations de Droite, l'*Action Française* par exemple, ou... les nationalistes conservateurs?

— *L'Action Française, née après la défaite de 1870, était hantée par les problèmes de politique extérieure, par l'idée des rapports avec l'Allemagne et d'une guerre possible. — Aujourd'hui, certes, nous ne nous désintéressons point du péril extérieur; mais a question sociale, qui pouvait alors être remise à*

plus tard, se trouve aujourd'hui sur le plan de l'im-médiat. — Il ne s'agit donc pas de divergences, nous mettons seulement l'accent sur des aspects nouveaux: nous avons les préoccupations de notre génération.

Mais nous nous opposons de toutes nos forces au conservatisme.

Et c'est sur ce vigoureux réquisitoire que je quitterai Thierry Maulnier — ce réquisitoire qui m'apparaît comme l'une des pages capitales (quoique négatives) de son œuvre, car rappelons-nous que celui qui parle est un jeune chef de *Droite*.

— *On ne prend pas à son compte, à Combat, la facile illusion que peu de chose nous sépare d'un jeune communiste. D'un jeune communiste, assez de choses nous séparent pour que, dans un combat où tout est engagé, et d'abord nos vies, nous nous trouvions dans l'autre camp. Mais, si loin que nous soyons de certaines horreurs barbares que le communisme veut imposer, de la communion grégaire, du culte du travail, de la dictature, de la police et du stakha-novisme, nous pouvons converser, nous pouvons nous battre avec un jeune communiste parce qu'il est vivant. Nous ne pouvons ni converser, ni nous battre avec nos conservateurs.*

Ce qu'il convient de leur reprocher, dès maintenant ce n'est plus seulement leurs fautes. On sait quelle a été leur faillite historique. Les partis bien pensants, au cours du XIXe siècle, n'ont rien su qu'opposer à l'évolution de l'histoire un bagage dérisoire et vite rompu. Les vieux ou jeunes vieillards ont à eux seuls donné raison et force à leurs adversaires, puisqu'ils mettaient leur seule espérance, — peut-on même

appeler cela une espérance ? — dans l'immobilité. Ils ont défendu l'ordre établi en bloc, avec toutes ses hideurs, — hideur politique: la démocratie; hideur sociale: le capitalisme. — Ils ont laissé aux partis de gauche, en toute occasion, l'honneur de mener la lutte syndicaliste, l'honneur d'affirmer qu'on pouvait lutter contre la misère, l'honneur de faire réduire la journée de travail. Bien plus: les positions inhumaines qu'ils avaient choisies, ils n'ont même pas eu le courage de les tenir. L'une après l'autre, ils les ont abandonnées tout en affirmant les défendre: en politique intérieure, ils ont cédé à la gauche comme en politique extérieure ils ont cédé à l'étranger. Peut-être ont-ils réussi, à grand'peine, à retarder de dix ans, de vingt ans, de trente ans, certaines échéances, les unes néfastes, qu'ils auraient pu écarter pour toujours, les autres bienfaisantes et inévitables, qu'ils auraient dû précipiter. On peut être sûr qu'ils n'ont lutté efficacement ni contre les dangers extérieurs qui ont grandi malgré eux, ni contre l'ordre intérieur de demain que, malgré eux, il faudra bien construire. Peut-être ont-ils retardé quelque peu l'évolution de l'histoire. La jeunesse d'aujourd'hui pense qu'il n'importe pas de retarder le cours de l'histoire, mais de le précipiter.

Ce qui nous sépare aujourd'hui des conservateurs, c'est autre chose et beaucoup plus que leur lâcheté. Il ne faut pas leur reprocher seulement leur impuissance à tenir les positions qu'ils prétendaient défendre, mais ces positions elles-mêmes. Ce ne sont pas seulement les méthodes d'action conservatrice, ce sont les manières de penser conservatrices, ce sont les va-

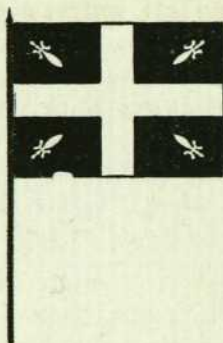
leurs conservatrices qui nous sont odieuses. Peut-être, parmi ceux qui se croient nos adversaires et parmi ceux qui se croient nos amis, en est-il encore pour penser que nous opposons seulement au conservatisme timide, au conservatisme faible, au conservatisme toujours vaincu des vieux partis un conservatisme violent et décidé à la bataille. En réalité, c'est avec le conservatisme lui-même, c'est avec la pensée conservatrice elle-même qu'il faut en finir...

André LAURENDEAU

BIBLIOGRAPHIE.

- Thierry Maulnier est né en 1909. Il a déjà publié:
La crise est dans l'homme, aux éditions de la N.R.F. 1932.
Nietzsche, aux éditions de la N.R.F. 1933.
Racine, aux éditions de la N.R.F. 1935.
(grand prix de la critique).
Demain la France, en collaboration avec Robert Francis et J.-P. Maxence. Chez Grasset.
Mythes socialistes, aux éditions de la N.F.R. 1936.
Il collabore à de nombreux périodiques, notamment à l'*Action française*, *Courrier Royal*, *l'Insurgé*, la *Revue Universelle* et *Combat* dont il est directeur avec Jean de Fabrègue.

Je vais dire que l'abaissement national me paraît avoir atteint, parmi nous, un de ces points extrêmes après lesquels, si ce n'est pas le sursaut, c'est la fin irrémédiable. J'admets des signes de réveil chez les jeunes, mais cela tiendra-t-il ? Comment ne pas se défier quand on sait combien nos éducations manquent de base... — Auguste BENOIT (*La Boussole*).



C'EST LE TEMPS DE PRÉPARER

POUR LE DRAPEAU NATIONAL

C'est le temps de préparer la propagande du drapeau national pour les prochaines manifestations patriotiques. L'adhésion de tous nos compatriotes à un même emblème, serait un commencement d'unanimité. Le drapeau que nous proposons est familier à notre peuple. Il est simple, peu coûteux, peu chargé. Il est suffisamment évocateur de nos origines. Demander à un drapeau d'être autre chose qu'un symbole c'est nous engager dans la voie des disputes. Un drapeau n'est pas une définition philosophique: c'est un emblème. Il ne s'agit pas tant d'orner ou de suggérer par des images précises: il s'agit simplement d'un signe extérieur qui incarne notre nationalité. Serons-nous capables de mettre fin à nos stupides fantaisies de byzantins. Chacun se battant dans son coin pour le drapeau de son choix. Celui que nous proposons est le plus populaire: il s'agit d'en organiser la diffusion.

La Ligue de Propagande du Drapeau National des Canadiens-français

Comité consultatif: l'Action Nationale

Pour commandes

DUPUIS FRÈRES LTÉE - 865 Ste-Catherine Est - Montréal

LA PROPAGANDE DU DRAPEAU

Ce congrès de langue française

On a parlé d'un véritable congrès "de la nation canadienne-française". S'agit-il d'une erreur ou d'une mauvaise plaisanterie ? Nous ne badinons pas ; nous voulons savoir. S'il s'agissait d'un congrès de la nation canadienne-française, quelle raison aurait-on d'y inviter tous les groupes épars d'Américains dont les ancêtres ont parlé ou entendu parler français ? Ce sont des spectateurs qu'on veut amener à Québec ? Si c'est un *show* qu'on prépare, il faudrait le dire.

Ne nous bernons pas en parlant d'un congrès de la nation canadienne-française. Craignons plutôt que le congrès du mois de juin ne s'abatte sur notre nation comme un éteignoir. Il est des cénacles poussiéreux où les velléités d'indépendance, d'autonomie canadienne-française, provoquent des accès de crétinisme. Oh ! du bon monde, allez, mais des conservateurs (des bleus, des rouges et d'autres) qui ont peur d'enfoncer des portes ouvertes. Pour ces pieux conservateurs, la nation canadienne-française, ce pourrait être un élégant camouflage. Je voudrais avoir honte de mes soupçons, mais je crains fort que ce prétendu congrès de la nation canadienne-française ne veuille étouffer, dans ses aspirations légitimes, la jeunesse du Québec. Soyons sur nos gardes.

Qu'il y ait lieu, après vingt-cinq ans, de tenir

un nouveau congrès de la langue française, nul ne saurait le nier. A elles seules, les élucubrations qui ont suivi le récent congrès des instituteurs de Montréal suffisent à attirer la plus douloureuse pitié sur le cas que font nombre des nôtres de notre langue.

Rappelons, sans insister, que vingt-cinq ans après le premier congrès de la langue française le programme du Comité catholique (s'il vous plaît!) du Conseil de l'Instruction publique prescrit l'enseignement de l'anglais à partir de la troisième année du cours primaire. Cela explique qu'en l'an de grâce 1937 les maisons anglaises de Montréal, c'est-à-dire les employeurs avidement convoités pour leurs enfants par tant de parents canadiens-français, ne savent où s'adresser pour trouver des employés canadiens-français compétents, des employées capables de les représenter dignement auprès de la clientèle de langue française.

Notons qu'après une sérieuse mise en garde de M. Edouard Montpetit — qui a sans doute un peu d'expérience — contre l'étude de l'anglais, un curé de village, en mal de célébrité peut-être, conseille fortement aux étudiants d'un collège classique de donner de plus en plus de soin à l'étude de l'anglais.

Noterons-nous encore que les neuf dixièmes au moins des finissants de nos écoles commerciales urbaines sont absolument incapables de s'exprimer, nous ne disons pas en bon français, mais en français tout simplement. Une longue expérience nous a permis de constater qu'il est impossible de

tirer la moindre idée originale et claire des cerveaux de ces jeunes, parce qu'ils n'ont pas de langue, non, vraiment pas de langue, pour s'exprimer.

Pourquoi ne pas ajouter ici le témoignage de M. Esdras Minville, dont un grand nombre des élèves n'ont justifié leur désir de se perfectionner en français que par l'ambition de posséder une langue "seconde" ?

Voilà où nous en sommes vingt-cinq ans après le premier congrès de la langue française. Non seulement nous avons cessé d'apprendre le français à nos enfants, mais nous avons enfermé ces derniers dans l'ignorance la plus dégradante de la valeur même de notre langue. Et nous ne parlons pas — cela dépasse tellement le niveau intellectuel d'un grand nombre des nôtres — des déficiences intellectuelles et morales que nous vaut aujourd'hui notre mépris du français, sinon notre engouement stupide pour l'anglais.

Qu'un nouveau congrès de la langue française s'impose, rien de plus clair. Mais prenons garde que ce congrès ne reste en deça du rôle qu'il devra jouer. Qu'on parle de glossaire canadien-français, qu'on fasse revivre notre riche parler du terroir, c'est une initiative louable. Mais qu'on n'oublie pas d'aller plus loin. Qu'on se serve du passé pour préparer l'avenir. Il nous offre des leçons à retenir.

Songera-t-on seulement à tirer au clair la valeur culturelle et économique du français ? Une langue de musée, le Canadien français moyen n'a que faire de cela. Mais une langue qui l'orientera dans la poursuite de ses destinées, temporelles et surna-

turelles, voilà qui l'intéresse. Le programme du congrès de juin prévoit-il cela ? Voilà, en tout cas, ce qu'il doit prévoir. Tout le reste n'est qu'accessoire.

Thuribe BELZILE,
des Jeune-Canada

Montréal, janvier 1937.

Paraîtra au début de mai —

Pour nous grandir

Par Victor Barbeau

Essai d'explication des misères de notre temps.

La part des hommes et celle des institutions dans notre ratatinement national, social, intellectuel et politique.

Un témoignage à la vérité.

Un livre sans pommade et sans fiel.

On peut le commander, dès aujourd'hui, chez son libraire ou chez l'auteur, 109, côte St-Antoine, Outremont.

Vous pouvez le répéter...

L'école, espoir suprême

et suprême pensée. C'est encore sur l'éducation que cette chronique ramène l'esprit des lecteurs de la revue. Le redressement national qu'exige notre survivance victorieuse dépend de l'école. Le maître peut refaire à notre peuple une âme française. Le maître seul rompra le cercle vicieux dans lequel nous nous agitions; est-ce la famille, est-ce l'école, est-ce l'ambiance qui est responsable de notre atonie nationale? De tous temps, pères et mères de famille se sont vu accuser de tous les maux par des gens qui n'ont précisément pas su former, à l'école, les futurs parents. Trêve d'ergoteries! L'histoire atteste que les pays qui ont voulu changer l'âme de leur peuple ont modifié leur enseignement. Hitler, Mussolini, Salazar, Dolfuss se sont souvenus de ce mot de Leibnitz: "Donnez-moi l'éducation et je changerai la face de l'Europe avant un siècle".

Le bilinguisme à l'école

Le mois dernier, nous avons cité les opinions de pédagogues européens sur les méfaits du bilinguisme. Il appert que certains de nos éducateurs n'ont pas été vivement impressionnés par cet argument d'autorité. C'est que les pires sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre. Victor Barbeau a servi, à ces sourds, quelques justes considérations, lors d'un récent *Vendredi* de l'École Normale Jacques Cartier. A sa manière, c'est-à-dire, avec crânerie, courage et conviction, le conférencier a soulagé la conscience de quelques pères de famille qui, paraît-il, ont quelques droits et devoirs en matière d'éducation. On nous les a assez enseignés pour qu'on ne soit pas surpris, en certains milieux, que quelques laïques décident de se mêler de ce qui les regarde. On ne pourra tout de même

pas indéfiniment charger les pères de famille de toute la responsabilité des insuffisances éducationnelles. Si nous réclamons une éducation plus nationale, il faudra qu'on nous la donne. Si notre système scolaire ne le peut pas, les pères de famille réclameront des institutions où cette exigence pourra être satisfaite.

Les tenants du bilinguisme scolaire prétendent que nos écoles ne sont pas bilingues, parce que l'anglais n'y est enseigné qu'en tant que matière dans un programme où il figure comme l'arithmétique, par exemple. Evidemment, une école vraiment bilingue serait celle où l'on enseigne un certain nombre de matières en anglais. La distinction vaut en soi. Cependant, si cette matière reçoit une attention spéciale qui n'a d'égale que celle que l'on accorde à l'enseignement religieux, elle finit par dominer dans l'appréciation de l'élève. Or, voilà ce qui arrive dans les écoles de Montréal. Souventes fois, la langue anglaise est enseignée par un professeur anglais. Ces professeurs d'anglais sont soumis à un contrôle spécial et officiel. La commission scolaire met au service de ce personnel pour \$80,000 de phonographes et de disques. Quand il s'agit de l'anglais, le maître est inflexible sur la prononciation, le bon parler, la diction.

L'on n'a point autant d'égards pour la langue maternelle. Pas de phonographes ni de disques; la commission scolaire n'a jamais nommé de directeur de l'enseignement du français; les maîtres attachent moins d'importance à la bonne prononciation française qu'à l'autre.

Il en résulte que l'écolier croit non plus à l'utilité de l'anglais — ce qui est vrai — mais à sa nécessité — ce qui est faux. Notre gent écolière n'est pas loin de penser comme, on le lui a dit, que l'anglais, c'est le secret du succès, quand même tous les chômeurs seraient des bilingues.

Selon le programme officiel, l'enseignement de l'anglais doit commencer lorsque l'enfant possède une connaissance suffisante de sa langue maternelle. Or, on opine que cela arrive vers neuf ou dix ans, c'est-à-dire en troisième année; alors intervient la langue seconde. Bien naïfs les rédacteurs de cet article. Comment peut-on prétendre qu'à neuf ou dix

ans un jeune Canadien français a une connaissance suffisante de sa langue ? A cet âge, il ne possède pas même le vocabulaire nécessaire à sa vie. Quant à sa diction, elle est affreusement incorrecte. Si nos anglomanes tiennent à enseigner l'anglais à nos enfants quand ceux-ci auront une connaissance suffisante de leur langue, ils donnent tout simplement raison à ceux qui réclament le recul de l'anglais le plus tard possible.

Positions

Nous soutenons qu'il est absurde de prétendre que la connaissance de l'anglais augmente la valeur d'un Canadien français. Ce sont des farceurs, ceux qui disent qu'un bilingue vaut deux hommes. Un homme a déjà grand mérite d'être un homme. Un homme, c'est une personnalité, un être moral dont la valeur s'accroît dans la mesure où il développe son caractère ethnique. Il faut d'abord qu'il reste lui-même, tel que l'hérédité l'a fait. La pédagogie ne peut d'ailleurs développer que les qualités dont l'enfant contient le germe. Essayer d'y greffer une autre personnalité par l'adjonction d'une langue, d'une pensée étrangère, d'une culture allogène, c'est, ou bien risquer d'étouffer les qualités natives et la personnalité propre d'un individu, ou en faire un être amorphe, sans originalité, sans relief. Or, le bilinguisme, tel qu'on le pratique dans nos écoles, aboutit à ce résultat effarant : un abâtardissement.

On prétend, d'autre part, que sans l'enseignement hâtif de la langue anglaise notre jeunesse ne saurait réussir dans la vie. Disons d'abord qu'il n'est pas normal qu'une majorité se mette au service d'une minorité. Ajoutons que le Canadien français ne réussit pas grâce à la connaissance de l'anglais, mais par son éducation et ses qualités morales. Un patron anglais n'embauche un des nôtres que quand il y voit son intérêt, au point de vue clientèle. C'est précisément ce détournement économique qu'il faut faire cesser, à savoir l'utilisation des nôtres dans les firmes anglaises pour y attirer le patronage commercial de notre race.

On soutient encore que si l'étude de l'anglais semble nuire

à la connaissance de la langue française, c'est que celle-ci est beaucoup plus difficile à apprendre. Nous répondons que si la langue française est si difficile à apprendre, raison de plus pour lui consacrer le plus de temps possible. On peut fort bien, après l'école, apprendre l'anglais: on apprend rarement mieux le français. D'ailleurs, c'est par la langue française que seront stimulée toutes nos qualités françaises. Nos innétés n'auront leur libre exercice que si on les a cultivées par l'approfondissement de l'idiome qui en est l'expression idoine.

Des pédagogues, sortis de la finance ou des greffes, crient dans les coulisses ou sur l'avant-scène que l'on veut ostraciser la langue anglaise. Avouons que, s'il est avéré que le bilinguisme est un agent de déformation de l'esprit, il n'y a pas de mal à ostraciser la langue anglaise. Cependant, telle n'est point notre pensée. Nous prétendons qu'en retardant l'étude de l'anglais nos enfants apprendront mieux leur langue maternelle et que, sachant mieux la langue française, ils apprendront ensuite avec plus de facilité et moins de danger d'hybridation la langue seconde. L'anglais, langue seconde, voilà à quel rang nous la voulons maintenir. La connaissance de l'anglais peut être utile, en certains cas, comme en certaines conditions. Contre les périls pour l'esprit que le bilinguisme comporte, nous voulons le climat assainissant du français.

Rapprochements

Nous ne croyons pas qu'il faille applaudir à tout rompre l'orateur anglophone qui daigne parler en sa langue à un auditoire français. En telle occurrence, il n'observe que l'élémentaire politesse. Nous opinons cependant qu'il convient de citer les Anglo-Canadiens qui font un effort pour nous comprendre. Le major J. Bassett, président de la *Gazette* de Montréal, a sensément parlé au *Granite Club* de Toronto, quand il a dit à son auditoire que c'est en apprenant la langue française que les Anglo-Canadiens connaîtront vraiment la mentalité française au Canada. Le major a ajouté que nous sommes "the warmest, most reasonable people in the world".

L'enseignement du français

La langue française a des ennemis nombreux, dont les partisans du bilinguisme scolaire. Il ne faut pourtant pas croire qu'en retardant l'enseignement de la langue anglaise autant qu'il est possible et logique, tout notre devoir envers la langue française sera rempli. Il faudra rénover, intensifier, rectifier, vivifier l'enseignement du français à tous les degrés. Le pire ennemi de la langue française, c'est le Canadien français qui est anglomane, plagiaire, copieur dans la mesure où il est sans personnalité nationale. En ces conditions, nul libéralisme ne nous autorise à enseigner l'anglais à nos enfants. L'hygiène nous prescrit modération. Elle nous ordonne aussi d'améliorer l'enseignement du français. Ainsi, à l'université on se borne trop à la littérature. Que fait-on de la philologie et de la phonétique ? La linguistique n'est pas en marge de la vie active. Se perfectionner dans une langue ne signifie pas savoir par cœur le nom de tous les auteurs qui l'ont illustrée, mais en bien connaître les lois intimes et la structure vitale. Le prochain congrès de la langue française pourrait rappeler cette définition oubliée; la grammaire française, c'est *l'art de parler*... De nos écoles, de nos collèges, de nos universités sortira peut-être un jour une génération de Canadiens français sachant, au moins, bien parler leur langue.

Le rôle du maître

La durée du réveil national aura sa mesure et sa bienfaisance, sa fécondité et sa valeur de redressement s'il atteint les jeunes qui accéderont à la vie avec des idées plus justes, au point de vue national, que celles de la jeunesse formée dans les beaux jours de la fausse sécurité. Bien des signes indiquent que les maîtres entrent dans le mouvement national. Un idéal plus haut exhausse leur ambition de servir et dans leur rôle de professeur et dans leur rôle d'éducateur. On peut en juger au ton des brochures que publient certains d'entre eux. Versons au dossier de l'éducation nationale les tracts intéressants, à des titres divers, de MM. Chs-A. Shaffer, A. H.

Tremblay et Joseph Dansereau. Ils attestent que des éducateurs laïques comprennent ce mot de René Benjamin; "Pour élever un enfant, il faut tous les jours, soi-même, s'élever un peu plus devant lui".

Notre survivance française

Le R. P. Alexandre Dugré, S.J., a synthétisé dans un tract de seize pages toutes nos raisons de survivance. Ce tract est dédié à nos compatriotes dispersés. L'auteur a écrit une brochure qui montre bien que le style c'est l'homme. On y retrouve l'allant, l'ardeur, l'enthousiasme de l'apôtre et du patriote, tout cela, serti dans une langue dynamique et lumineuse. Nous croyons que nos frères de la dispersion n'ont cependant pas plus besoin que ceux du Québec de leçons d'endurance. Disons-le sans flagornerie comme sans amertume; ils nous donnent des exemples d'irréductibilité française. On devine qu'ils sauraient mieux se servir des avantages du Québec s'ils en étaient encore. A moins que faussement endormis par une sécurité factice, ils ne succombent à la somnolence qui nous accable. Souhaitons que le Père Dugré, à cette brochure, en ajoute une autre à l'adresse, celle-ci, de nos compatriotes du Québec.

Etienne ROBIN

LE DERNIER LIVRE DE JACQUES MARITAIN:

"Humanisme intégral"

Jacques Maritain nous donne, avec *Humanisme intégral*,¹ l'une des œuvres capitales de l'époque. Bien des perspectives historiques en seront renouvelées — notamment sur la Renaissance et l'âge actuel —; on devra désormais redresser plusieurs jugements de valeur.

Quelles que soient la richesse et la densité des découvertes itinérantes, — quelles que soient aussi les réserves de détail qu'on formulait parfois, — nous sommes avant tout reconnaissants à Jacques Maritain de ce qui constitue le motif et comme la volonté centrale de son livre:

Le monde issu de la Renaissance et de la Réforme est ravagé depuis cette époque par des énergies puissantes et à vrai dire monstrueuses, où l'erreur et la vérité se mêlent étroitement et se nourrissent l'une de l'autre, vérités qui mentent et "mensonges qui disent la vérité". Il appartient à qui aime la sagesse d'essayer de *purifier ces productions anormales et meurtrières* et de *sauver les vérités qu'elles font délivrer.*"

Communisme surtout, et fascisme sont aujourd'hui deux dangereux exemples de ce type d'"hérésie". L'adhésion qu'ils demandent va plus loin que le simple acquiescement de l'esprit; ils réclament un engagement de tout l'homme. A ces huma-

¹ *Humanisme intégral*, par Jacques Maritain, chez Fernand Aubier, éditions Montaigne, Paris. 1936.

nismes qui risquent de détruire la personne, une seule réponse possible: *humanisme intégral*.

Après avoir examiné quelle solution la chrétienté médiévale apportait aux principaux problèmes de l'homme, et comment la *dissolution du moyen âge* est l'*engendrement d'une civilisation* d'abord *profane* et finalement *athée* (exemple du communisme russe), Jacques Maritain énumère les *caractéristiques d'un nouvel humanisme chrétien*; ainsi est-il amené à *étudier la mission temporelle du chrétien* et à définir l'*idéal historique d'une nouvelle chrétienté*. Ce dernier chapitre nous semble, avec certaines pages de Nicolas Berdiaeff, l'effort actuel le plus libre et le plus heureux dans le domaine de la pensée, pour construire une société vraiment humaine. Le technicien n'y cherchera point des réponses toutes faites, mais une direction, un élan créateur auquel il devra, de toutes ses forces, s'associer. Ajoutons que le vocabulaire, parfois difficile, alourdit un style déjà chargé.

Les deux derniers chapitres, des *chances historiques d'une nouvelle chrétienté* et d'un *avenir plus prochain*, nous reportent à des réalités plus immédiates.

...Notre dessein était de signaler l'importance de ce livre dont on a écrit justement qu'il est la *Somme de philosophie pratique de notre temps*. Nous aurons à maintes reprises l'occasion d'y revenir et de nous en inspirer.

André LAURENDEAU

Si j'épousais une débutante...

Evidemment, je m'attirerais les foudres de jeunes misogynes qui rendent responsable de tous nos maux "ce pelé, ce galeux" qu'est la jeune fille d'aujourd'hui. N'a-t-on pas écrit ici même de "ce qu'on est convenu d'appeler notre élite féminine" qu'elle "semble décidée à croupir dans la plus vulgaire décrépitude nationale" ? N'a-t-on pas parlé de "crétinisme impudent", de "mentalité écrapoutie", de tendance à devenir "les plus grandes buses de l'humanité latine" ? N'a-t-on pas poussé la délicatesse jusqu'à suggérer la destruction, dès le jeune âge, de celles dont Garcia irait plus tard plaquer la photo dans les journaux anglais ? Avec ça qu'il s'est trouvé, le mois suivant, quelqu'un pour opiner du bonnet et applaudir des deux mains. Et les Français, nos aïeux, sont les plus galantes gens du monde... Ombres des chevaliers, voilez-vous la face!

Allez donc, après ça, vous hasarder à parler de mariage avec une débutante! N'empêche que pour moi-même j'envisagerais la chose sans le moindre effroi. Et j'ajoute: je connais suffisamment mes amis pour ne pas craindre du tout ce terrible second suicide de la race (la race!) par une embrassade générale du célibat... faute de femmes potables.

Sans doute, la femme forte des Proverbes et la débutante d'Outremont ne sont pas des sœurs jumelles. Sans doute aussi, les solides personnalités sont rares, tant chez les jeunes filles que chez nos

ineffables bacheliers. Mais y a-t-il vraiment lieu de désespérer ? En s'y prenant bien, ne trouverait-on pas chez les jeunes filles autant de bonne volonté qu'ailleurs ? Si elles ne s'engagent pas aussi vite qu'on le souhaiterait dans la croisade nationale et dans la guerre sainte contre l'insignifiance, n'est-ce pas que cette bonne volonté a été découragée par le côté phrase creuse et formule vague de ce qu'on leur propose ?

Il me semble qu'on n'arrivera à rien en parlant aux jeunes filles de notre mission sur cette terre d'Amérique, de nos clochers dans la verdure, de la nécessité pour elles d'être plus inquiètes, de l'humanisme intégral et d'autres abstractions *ejusdem farinae*. Qu'est-ce que ça vous ferait, à vous, tout ça, si vous étiez une débutante ? Vous êtes sortie du couvent ce qu'il y a au monde de plus ignorant, de plus présomptueux et de plus désarmé : une jeune fille bien élevée. Pendant toute une saison, vous vous êtes promenée au bal, au Ritz-bar et dans quelques boîtes de nuit. Mais vous êtes une débutante intelligente. La crise ne tarde pas à venir, vous êtes écœurée du vide de votre vie. Vers quoi vous tournerez-vous ? L'humanisme intégral ? Hum... Vous trouvez ça gai, vous, pour une jeune fille, l'humanisme intégral ? Alors, quoi ? On vous dit qu'il faut vous fabriquer une conscience nationale. Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment ça aide-t-il à se faire une vie intelligente ? On attend une meilleure suggestion, et en attendant on retombe dans la routine, on accepte les invitations à tous les thés et à toutes les sauteries, on s'occupe éper-

duement à faire sonner son téléphone toute la journée, on s'enfonce désespérément dans une paresse effrénée.

Si je voulais épouser une débutante, j'essaierais de la prendre "on the rebound", ou, si vous préférez, de la surprendre à ce moment psychologique où elle est un peu désemparée, où elle ne sait trop de quel côté se tourner. C'est la première fois qu'elle doute d'elle-même. C'est l'instant providentiel où on peut l'aider à devenir une femme au lieu de rester toute sa vie une petite fille gâtée.

Les conseils que je lui donnerais n'ont rien de compliqué, mais je crois qu'ils l'aideraient à orienter sa vie, à devenir cette femme passable que d'aucuns prétendent ne trouver nulle part au pays de Canada. Je lui dirais que pour être heureuse, il faut se faire une vie intérieure. Être capable de suffire soi-même à son bonheur. N'avoir pas besoin de la gaieté bruyante des autres. Par exemple, ne pas envisager comme un cauchemar la perspective de passer une soirée seule. Arranger soi-même le programme de sa vie, ne pas se laisser imposer celui des autres.

Dans ce programme, faire la part qu'elle mérite à la vie de l'esprit. Lire, et pas seulement pour se distraire: n'avoir pas peur, de temps à autre, d'un livre plus sérieux que "La confession de minuit", même si Duhamel tient fort honnêtement la plume. Relire un livre qui brasse des idées. Tout le monde prétend avoir lu le bouquin du docteur Carrel. Combien se vantent de l'avoir relu?

S'intéresser à la peinture, à la musique, selon ses

goûts, et autrement qu'en dilettante: y mettre de son cœur.

S'il n'est pas trop tard, après les excès des débuts, prendre garde à sa santé. On l'a répété cent fois, c'est la condition première du bonheur. Une imprudence, même très excitante, n'en vaut vraiment pas la peine, si elle amène une vie de rhumatismes ou de bronchite. Les bas de soie ne valent rien à trente degrés de froid: ça ne prend pas la tête à Papineau pour s'en rendre compte.

Avoir le courage de ses opinions, même si elles ne sont pas celles de la majorité. Aller jusqu'au bout de ses résolutions. Affermir sa volonté. Cela s'acquiert, de la volonté. S'habituer à ne pas transiger sur de petites choses. Elles sont importantes. Et il n'y en a pas souvent de grandes dans la vie. Se lever à l'heure dite, par exemple. Encore une demi-heure, encore dix minutes! Tout de suite! Je vous réponds d'une femme qui sait se lever à l'heure.

Introduire beaucoup de surnaturel dans sa vie. Tout simplement parce qu'il faut être logique, parce qu'il faut accepter en pratique les conclusions à certaines vérités admises une fois pour toutes, depuis longtemps reléguées aux oubliettes, comme dans le tiroir d'une vieille commode du grenier. — Communier plus souvent: c'est une force extraordinaire, qui agit sur nous comme malgré nous, que nous ayons peu ou prou de ferveur, force apaisante, inspiration. Prier très simplement, faire de sa prière une conversation, sans souci de formules apprises. Avoir confiance.

Se dire de temps à autre que le mariage ne finira pas à la marche nuptiale de Lohengrin, qu'après avoir souri aux gens venus boire votre champagne, qu'après les avoir remerciés de leurs délicieux cendriers et de leurs ravissantes potiches, il faudra savoir rendre habitable son foyer et avoir le secret des pâtisseries rappelant le moins possible le béton. Donc s'intéresser tout de suite à la décoration intérieure et à l'art culinaire. Deux dons qui ne sont pas conférés avec le sacrement. S'intéresser aussi — et surtout — à la psychologie des enfants. C'est compliqué, un enfant, et ça ne se nourrit pas seulement de pain.

Le point de vue national, mon Dieu! savoir que ça existe et que ça se défend. Etudier sous toutes ses faces la réforme de la constitution, on n'en demande pas tant à une femme. Mais connaître l'histoire de son pays un peu mieux que par son manuel du couvent; avoir peut-être oublié la date du traité d'Aix-la-Chapelle, mais se souvenir que nos aïeules avaient le cœur à la bonne place et du sang dans les veines. Cultiver la fierté, pour savoir plus tard l'inculquer à ses fils. Relever la tête et ne pas se laisser marcher sur les pieds dans un pays qui est le nôtre.

On le voit, ça n'a rien de bien extraordinaire, ce que je dirais à ma débutante en quête d'un bon conseil. Le tout serait de lui parler au moment où elle est disposée à entendre, pas au sortir du couvent, un peu plus tard. Evidemment, elle en prendra et elle en laissera. Elle trouvera que je n'ajoute pas grand chose aux sages avis de Fadette.

Elle en prendra tout de même un peu, tandis qu'elle ne prendra rien de l'humanisme intégral ni de la valeur métaphysique de son inquiétude. Et même s'il lui arrive encore d'acheter ses gants chez Morgan et ses cadeaux de bride chez Birks, la bataille sera gagnée, si elle évite de sombrer dans l'insignifiance. Il faudra lui pardonner ses débuts puisqu'elle se sera décidée à ne pas rester toute sa vie une débutante.

J'en connais qui ont fait ça, et ce ne sont pas de si rares exceptions. Et je le répète: ce serait d'une âme tout à fait sereine que je choiserais parmi elles mon épouse.

Jean-Marie FORTIN,
des Jeune-Canada

Ce que pense le lecteur

"C'est le cœur plein de joie que je vous apporte ma contribution pour la revue l'ACTION NATIONALE. J'appelle cela du placement patriotique.

Ma petite revue je l'appelle ma vie nationale; je me priverai de bien des choses avant de laisser tomber cet abonnement. Après avoir lu le numéro de février, je sentis le regret de ne pas la voir pénétrer plus facilement dans un grand nombre de foyers; nos hommes d'Etat devraient en faire leur livre de méditation.

Je ne suis qu'un pauvre petit curé colon, bien humble et bien modeste, et je souffre profondément de voir l'état de l'éthargie de mes compatriotes. Pour remédier à cet état de déficience de ma génération; je tâche dans mes visites mensuelles à l'école du rang de faire pénétrer avec l'amour de la religion, l'amour de ma chère patrie.

Continuez votre oeuvre d'éducation nationale; enseignez-nous l'amour de la patrie en puisant dans notre épopée canadienne la fine fleur de notre histoire, et servez-nous-la à dose régulière dans un style clair et limpide comme l'eau de notre beau fleuve.

Je m'excuse de vous avoir donné mes impressions qui sont bien celles de tous vos lecteurs sincères.

En terminant, je puis vous assurer que je vais tâcher de vous gagner de nouveaux lecteurs et abonnés, afin de faire partager à mes confrères la joie de vous lire et méditer."

Nous recevons des masses de témoignages de ce genre. Celui-ci nous paraît particulièrement émouvant, venant d'un des hommes les plus pauvres et les plus démunis de notre clergé paroissial. Ce ne sont pas les riches qui font marcher notre oeuvre. Ceux-là ont le cœur trop endurci par l'argent. Ah! le brave petit prêtre de chez-nous!

Un théâtre nouveau

Le P. Gustave Lamarche, C.S.V., a donné à la littérature canadienne un ouvrage¹ auquel n'a pas été refusé le privilège de l'art neuf et vivant: celui du silence. Quelques rares critiques ont osé dans le désert intellectuel de nos journaux proclamer l'avènement de ce dramaturge renouvelé; mais leur voix s'est perdue dans le cyclone des annonces de savons, de pilules et de dépilatoires. Pourtant *Jonathas* et *Tobie* méritaient plus qu'une rapide estimation. Ce sont deux pièces de théâtre qui possèdent les qualités infiniment précieuses de l'originalité. Elles ouvrent chez nous des voies nouvelles et indiquent à l'inspiration des terres inconnues pour son épanouissement plénier. Le P. Lamarche ne nous inviterait-il qu'à cet internationalisme littéraire, antidote à ces écrits myopes et superficiels de terroir, de petite paroisse et de clocher de tôle, que son nom restera glorieux dans nos lettres.

Dégoûté de l'éternel duo d'amour, cet auteur, à l'instar de Jules Romains, a cherché la dramatisation de sentiments, je ne dirai pas plus nobles, mais moins exploités. Il a cru que l'âme humaine dans la multiple variété de ses réactions vitales offrait à l'analyse des attitudes aussi essentielles que les méfaits d'Éros, aussi capables d'intéresser

¹ R. P. Gustave Lamarche, C.S.V.: *Jonathas, tragédie tirée des Livres Saints avec musique et danse suivie de Tobie, mystère lyrique*, Librairie des Clercs de St-Viateur, Montréal, 1935, 187 pages, \$1.00.

qu'une décousure de cœur. Il a choisi de peindre dans *Jonathas* l'amitié généreuse et vraie avec tous ses renoncements et son idéal. *Tobie* nous montre l'homme environné des puissances surnaturelles qui le dominent et, sans neutraliser son libre arbitre, le conduisent finalement au but préétabli. Deux sujets dont la vérité est quotidienne et qui permettent au profit du spectacle l'alliance féerique du ciel et de la terre.

C'est dire que nous sommes en plein mystère. Le P. Lamarche adopte avec toutes ses possibilités intrinsèques la formule vaste du théâtre chrétien. Il se rattache à cette école qui veut servir l'art et la religion et qui compte d'illustres noms comme Paul Claudel, René des Granges, Henri Ghéon, Jacques Debout, Alfred Poizat. Le spectacle, tel qu'on le concevait au moyen âge et à l'époque des tragiques grecs, revit en ces pages d'imagination et de réalité. Il englobe tout l'univers depuis l'existence de l'homme jusqu'à l'immortalité d'un Dieu. Il s'intègre tous les moyens d'expression : la parole, la musique, le chant, la danse, le décor radieux, les jeux de lumière symboliques, les costumes qui constituent une page d'histoire. Cette appropriation abondante forme l'apanage commun des dramaturges nouveaux. Ce qui particularise le P. Lamarche, c'est qu'il s'est créé pour lui-même un système de débit. Il avait remarqué que l'introduction soudaine dans l'action de morceaux chantés cause souvent des hiatus désagréables, mortels à l'enchantement poétique et "signe évident d'une esthétique bien faible". Pour remédier à ces brus-

queries de forme, il imagina de "graduer les effets". Je cite le passage où le P. Lamarche expose sa technique, dont la formule est une innovation scénique. "Il faut ménager des passages moins heurtés d'un langage à l'autre. Ne serait-il pas naturel, alors, que l'acteur s'élevât de la déclamation ordinaire à une sorte de déclamation psalmodiée, puis au récitatif, puis au chant proprement dit, refaisant ensuite le chemin en sens inverse, s'il y a lieu ?" On le voit, la seule lecture de cette œuvre est une pauvreté puisque, malgré ses innombrables beautés littéraires, elle ne peut fournir qu'une indication et une nostalgie de cet agencement merveilleux. Elle prive à tout jamais de cette musique implorante, héroïque et d'un tour si moderne dont M. Gabriel Cusson a revêtu le texte. J'ai eu le bonheur d'en entendre des bribes sur un piano d'emprunt, un piano magnifique d'ailleurs, mais nous étions dans un magasin et les marchandeurs de radios distraient trop souvent notre musicien. Au-dessus des accords d'une pureté à la Bach ou d'une profondeur à la Franck voltigeaient les hypothétiques propositions des chalands... Que faire, sinon démissionner et attendre qu'un metteur en scène épris d'art véritable monte une de ces pièces à Montréal ?

Nous serions à plaindre si le P. Lamarche avait conçu son œuvre comme un libretto et nous eût donné une de ces innombrables macaronées qui servent de charpente à la plupart des opéras. En dépit d'une musique qui nous échappe, il nous reste un poème dont la littérature la plus authentique peut se prévaloir comme d'un titre précieux.

Ces vers libres, où s'enchâssent des mètres réguliers qui sont plutôt ordinaires, conformément leur allure sur le mouvement même des passions qu'ils expriment. Le rythme est d'une extraordinaire souplesse et vivacité quand il jaillit des espérances de David; il s'alourdit et se traîne avec les angoisses et les obsessions de Saül:

Voici la puissance ténébreuse

Qui s'empare de mon esprit et de mes membres ?

Jonathas le conduit par les tonalités plutôt se-reines et enthousiastes de son âme. Évincé du trône d'Israël par la volonté même de Dieu, il n'oublie jamais sa destinée de victime expiatoire; ses paroles propagent comme une arrière-consonance d'une douleur qu'il accepte généreusement, mais qui le meurtrit et se cache mal sous le tissu léger du vers. Voici l'un des plus superbes "morceaux" de cette tragédie où Jonathas, tiraillé par son amitié et son affection filiale, encourage David au combat et dissuade Saül de sa jalousie criminelle. On y sent cette dualité du rythme intérieur:

L'ange des combats, ô aimé,

Est toujours dans ton camp !

Sur son cheval aux crins frémissants,

Aux pieds de bronze qui frappent le roc,

Jetant l'étincelle, il volera

Auprès de tes pâles compagnons !

Mais vous, ô mon père, digne de toutes larmes,

Pourquoi montez-vous en délire

Vers ces lieux ?

La lance fulgurante de l'ange

Ne vous éblouit-elle pas ?

Tobie présente aussi des formes perceptibles de rythme, mais il est plus explosif, plus impératif et accomplit parfois de véritables pirouettes dans l'élan d'une phrase qui s'exalte et houle gaiement. Le chœur surtout, avec ses réflexions goguenardes, secoue comme une nappe harmonieuse d'ondoyantes sentences aux reflets eschyléens :

Un secret est un lourd fardeau.

Si la femme le porte moins aisément que l'homme,

Je ne sais, mais le mien

Pèse à mon âme

Plus lourdement que les gerbes sur le chariot

Quand la moisson est abondante.

Moins martelé que dans les strophes à répétition de Péguy et plus nerveux que dans le verset claudélien, le rythme ici devient l'âme de cette agile versification. Il la soulève, l'emporte, la soumet aux multiples mouvements de la vie et l'imprègne des subtilités mêmes de la pensée. On peut mépriser le vers libre et prétendre qu'il ne diffère de la prose que par une abacadabrante distribution sur la page, rien n'empêche qu'il réalise parfaitement les aspirations psychologiques de la phrase, à quoi de grands poètes, comme La Fontaine, ont essayé d'atteindre en combinant au gré de l'inspiration des formules mathématiques. Le P. Lamarche l'a choisi pour l'animer d'un rythme qui s'alliât à la vie intense, dramatique, traduite avec cette profusion de métaphores criantes qui scandalisent

tant nos imaginations nordiques. Pour rendre justice à ce rythme puissant, il faudrait, comme dans certaines théories grégoriennes, dessiner des courbes, des spirales, des paraboles, parler d'arsis et de thésis, reprendre tout ce baragouinage savantasse; et c'est vraiment trop compliqué. Une simple lecture, sans préjugé, abandonnée à l'incantation poétique de ces scènes, remplacera toutes les démonstrations et tous les graphiques les plus ingénieux.

L'autre magie de ces deux mystères, c'est la fulgurante couleur du style. N'oublions pas que ces actions se passent en Orient, et nous comprendrons pourquoi le P. Lamarche a voulu le moins possible franciser le langage de ses héros. Il a modelé sa phrase sur le plus beau chef-d'œuvre de littérature orientale: la Bible, à qui d'ailleurs il emprunte le sujet de son théâtre. Il croit tellement à cette beauté de la Bible qu'il en reproduit d'abondantes images, en imite parfois le parallélisme sententieux, se rapproche de l'énigme et du proverbe, si familiers à la littérature hébraïque. Mieux inspiré qu'Alfred Poizat dans son *Saül*, il transporte chez lui la version littérale et complète de l'insurpassable élégie de David sur les monts de Gelboé. Il crée lui-même des comparaisons, des hyperboles, des métaphores, directement jaillies des psaumes et du livre de Tobie. Comme les écrivains inspirés, il ne recule pas devant l'image hardie, choquante, aux teintes vives. Cet orientalisme n'a rien d'artificiel parce qu'il résulte d'une longue assimilation de la Bible, d'une étude patiente, scrupuleuse parfois jusqu'à l'exégèse tatillonne.

Ces vers frémissants s'harmonisent avec justesse à l'atmosphère tragique et surnaturelle de ce théâtre. *Jonathas* est lourd d'appréhensions maléfiques. Au milieu de ces luttes, de ces rivalités et de ces angoisses, on subit la présence accablante du destin qui, sûrement, conduit les antagonistes vers un dénouement nécessaire. *Tobie* accepte ouvertement cette influence de l'invisible univers en la personnifiant sous les traits d'Azarias. C'est encore là un des liens qui rattachent ces pièces à la scène grecque et aux drames shakespeariens. Mais les auteurs du théâtre chrétien moderne s'efforcent de ressusciter plutôt le genre dogmatique et moralisateur d'avant la Renaissance, ainsi que l'affirme Gaston Baty dans son admirable étude, *Le Masque et l'Encensoir*. Le P. Lamarche, résolument affilié à cette "esthétique catholique", admet des anges et des diables parmi ses personnages. Le tentateur de Saül, dont l'influence d'obsession, favorisée par une névrose chronique, est magistralement développée, contraste avec l'Asmodée de *Tobie*, qui ressemble à un polichinelle charbonné. Raphaël, l'archange caché sous le nom d'Azarias, remplit avec discrétion sa mission de bienfaisance et de sauvegarde. Ce merveilleux chrétien n'a rien de disproportionné et ne rappelle nullement le *Deus ex machina* des anciens. Il est réel, véridique et complète par des figurations effectives le monde où l'on s'agit.

Les autres personnages, les humains, ont à des degrés divers les qualités qui caractérisent et intéressent. *Jonathas*, malgré son rôle de héros épo-

nyme, disparaît devant le rayonnement de David; mais son âme candide et sacrifiée éveille une sympathie qui confine à la pitié. Il est noble et brave, digne de l'amitié imbrisable que lui porte David. Celui-ci se laisse mener par le désir obscur de Dieu et du prophète vers la domination royale. Sans jalousie comme sans rancune, il tremble devant la destinée; mais Samuel le reconforte. Le vieux jeteur d'oracles de Ramatha défend les droits de Dieu avec une fougue qui s'emporte jusqu'à l'excommunication. La scène où il maudit Saül qui viole le temple est d'une majesté où l'on aperçoit en dédoublement la silhouette du Christ vaticinant contre les vendeurs de bœufs et les crasseux changeurs de sous. Saül, premier roi d'Israël, oscille entre la vengeance mesquine et soupçonneuse et le courage simplement humain. C'est un être que le destin a marqué du sceau de la perdition et le P. Lamarche en fait saillir admirablement la terrible réalité. Dans *Tobie*, les personnages vivent d'une vie plutôt fictive. L'analyse psychologique ne compte pas dans le dessein de l'auteur. Il veut montrer, à travers des événements qui sembleraient romanesques si la Bible ne nous en affirmait l'authenticité, le rôle de la Providence. Ce dogme, pierre d'achoppement de la raison, le serait-il aussi de la dramaturgie? L'auteur recourt aux faits, au spectacle, à la littérature. Les deux *Tobie* toutefois ne manquent pas de vigueur ni de patriarcale simplicité. Le mariage du plus jeune, sans être le mariage de Figaro, constitue une scène pathétique qui rejoint au delà

des allusions et des craintes le drame où sombrèrent les six premiers candidats à la fille de Raguel.

Il faut surtout louer l'aménagement de l'action. Le P. Lamarche possède un sens instinctivement juste du spectacle. Les scènes se succèdent sans hiatus. Dans la plupart il réussit à conduire un sentiment à son exaspération, puis lentement, savamment, il rétrograde vers un étiage plutôt commun, quitte à recommencer son habile manège à la scène suivante. Cette succession de sommets passionnels forme un théâtre dont le panorama psychologique, pour ainsi dire, est essentiellement varié. Des tirades magnifiques, comme le récit de David sur la mort de Goliath, la vaticination de Samuel, la charge (au sens biblique) de Jonathas, les conseils de Tobie père à Tobie fils, constituent le centre de ces paroxysmes sentimentaux. Le P. Lamarche a trouvé là une formule dont l'exploitation et la maîtrise parfaites le conduiront aux succès les plus fermes.

Nous sommes devant un théâtre original. Le P. Lamarche est un véritable artiste qui a confié son âme et ses pensées à une forme d'expression extrêmement riche et mobile. Il a réussi à synthétiser l'art — musique, danse, peinture et poésie — dans une œuvre qui survivra au dédain des amateurs de toc et des rentiers du classicisme. Le P. Lamarche et Gabriel Cusson, deux noms qui rayonnent déjà des gloires de l'aube, mais dont le plein midi est à la veille de nous éblouir.

Carmel BROUILLARD, O.F.M.

LA CAMPAGNE

DE LA

Fédération des Œuvres de Charité

CANADIENNES-FRANÇAISES

● Le moment est revenu de répondre à l'unisson au grand appel que nous fait le pauvre. Ouvrons larges notre coeur et notre bourse durant les dix jours de la prochaine campagne de la Fédération des Oeuvres de Charité canadiennes-françaises; elle se fera du 17 au 27 avril. Il faut, cette année, qu'elle atteigne son but et que l'objectif soit complètement souscrit. Sans cela, les indigents souffriront car les oeuvres, faute de subsides nécessaires, devront restreindre les secours.

“ Ils ont besoin de vous ”

C'est la devise de la prochaine campagne. Cette pensée doit animer tout chrétien convaincu et faire de lui le vrai bon samaritain.

LISEZ

L'Ordre nouveau

— pour connaître la doctrine
sociale catholique et ses appli-
cations pratiques au Canada.

\$1.00 par année

Un numéro specimen est envoyé sur demande
accompagnée d'un timbre de 2 sous.

SECRÉTARIAT DES SEMAINES SOCIALES
1961- rue Rachel Est, Montréal

- LAIT & CRÈME pasteurisés
- LAIT & CRÈME acidulés
- LAIT & CRÈME homogénéisés
- YOGHOURT naturel ou cerise
- FROMAGES "ORBIS"
- LAIT CHOCOLAT "MILACO"

LAITERIE CANADIENNE

LIMITÉE

Groupe de laitiers indépendants

6740, rue de Gaspé

Tél. CR. 7878

MONTREAL

"Inferiority Complex"

● Le point faible du Canada français, c'est les affaires: il y a bien quelques exceptions mais nous n'avons pratiquement aucune firme à renommée nationale **a mari usque ad mare.**

● Moins d'**inferiority complex** et plus d'audace basée sur une meilleure connaissance des méthodes modernes de vente, nous aideraient à reconquérir d'abord notre propre marché, puis notre juste part du marché national canadien.

● Comment savons-nous qu'un nom canadien-français ne serait pas aussi populaire que tout autre? Nous n'avons jamais dépensé l'argent nécessaire pour l'apprendre.

VICTOR-C. SOUCISSE & CIE

**Techniciens de la vente par l'annonce
Agence publicitaire**

HOTEL WINDSOR

—

MONTREAL

Ecole Polytechnique de Montréal

Fondée en 1873

TRAVAUX PUBLICS

INDUSTRIE

TOUTES LES BRANCHES DU GENIE

PRINCIPAUX COURS:

Mathématiques	Physique
Chimie	Descriptive
Dessin	Mécanique
Electricité	Hydraulique
Minéralogie	Géologie
Arpentage	Géodésie
Mines	Métallurgie
Machines thermiques	Voirie
Constructions civiles	Ponts
Génie sanitaire	Chimie industrielle
Résistance des Matériaux.	

Laboratoires de Recherches et d'Essais

1430, rue Saint-Denis,

MONTREAL

Téléphones :

Administration - - - LANCASTER 9207

Laboratoire provincial des Mines - LANCASTER 7830

PROSPECTUS SUR DEMANDE

POUR MIEUX CONNAITRE LES

Encycliques

PLANS D'ÉTUDE

Afin de faciliter la connaissance de la doctrine sociale de l'Église, l'"Ordre nouveau" publie en feuillets les plans d'étude qu'il donne depuis novembre dernier sur les encycliques.

Ces feuillets se vendent
10 sous la douzaine, 70 sous le cent.

ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

1961, rue Rachel Est, Montréal

ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC

185, Boulevard Langelier, Québec

Fondée en 1910

Téléphone: 2-6864

COURS DU JOUR — COURS DU SOIR

Enseignement théorique — Entraînement manuel

"L'instruction n'est pas un outil qu'on peut vous reprendre. On l'emporte avec soi, richesse permanente. L'instruction professionnelle transforme les travailleurs, elle en fait d'autres hommes. Il n'est personne qui, à mesure qu'il apprend, ne sente en soi cette évolution profonde, cet enrichissement. Accroissement de pouvoir, mais aussi accroissement de dignité. On tient, avec l'instruction, le moyen de s'élever dans l'échelle économique et sociale, de participer à l'organisation, au commandement. On tient aussi, on tient surtout le moyen de GAGNER EN VALEUR HUMAINE".—Edmond Labbé, Directeur Général Honoraire de l'Enseignement Technique de France.

Notre outillage moderne et nos machines-outils perfectionnées font que nos ateliers présentent l'aspect de véritables établissements industriels.

PROSPECTUS SUR DEMANDE.

Philippe Méthé, I.C., Directeur.

SOLIDARITE

Pratiquons l'économie, qui consiste à tirer le meilleur parti de toutes choses. Déposons nos épargnes dans une grande institution de crédit, qui prête une large part de ses ressources à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups: notre capital d'épargne sera en sûreté et nous rapportera des intérêts, et il alimentera l'activité économique dont tout le monde profite.

BANQUE CANADIENNE NATIONAL

550 bureaux au Canada

Le bonheur . . .



. . . pour un homme

*C'est la sécurité du foyer...
l'avenir assuré des enfants...
la conscience du devoir ac-
compli... la certitude d'une
vieillesse heureuse.*

Assurez-vous ce bonheur à
vous-même dès aujourd'hui en
protégeant votre vie par une
de nos populaires polices.

*Consultez
notre
représentant*



La Saubegarde

**assurances
sur la vie**

